Bibliothèque
Ottawa

Coll. Spec.

# VIE

DE

# FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ.

# VIE

DE

# FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ,

COMÉDIEN FRANÇAIS

ET MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

A PARIS,

Chez { DESENNE, libraire, palais du Tribunat.
MARTINET, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré.

IMPRIMERIE DE CHAIGNEAU AINÉ.

AN XI. — 1803.

BIBLIOTECA

PN
2638
.M62E8
1803

Coll. spéc.

# VIE

DE

# FRANÇOIS-RENÉ MOLÉ,

COMÉDIEN FRANÇAIS.

## CHAPITRE PREMIER.

François-René Molé naquit à Paris le 24 novembre 1734, d'un père destiné à jouir d'une honnête aisance, mais qui, par une suite de malheurs, fut obligé de se faire une ressource d'un art qu'il n'avait dans son jeune âge cultivé que comme amusement. Le père de Molé était graveur. Si l'on pouvait s'en rapporter à des anecdotes, cette famille serait originairement la

même que celle du fameux président de ce nom, qui illustra son siècle par ses lumières et ses vertus ; et l'on assure qu'il existe chez un des cent treize notaires de Paris un contrat de mariage où les descendans du président ont signé comme cousins du grand-père de l'acteur. Mais, quoique chargés du soin d'écrire la vie de ce dernier, nous n'avons pas cru devoir vérifier ce fait assez incertain : l'éclat de la naissance n'ajoute rien au vrai mérite, et, pour rendre son nom à jamais célèbre, Molé n'a pas besoin d'aïeux, il lui suffit de la gloire que lui ont acquis ses propres talens.

Le père de Molé, qui n'avait pour vivre que le produit de sa profession, ne put donner à ses enfans une édu-

cation brillante; mais à défaut de maîtres il leur en servit lui-même, leur apprit à lire et à écrire, et, n'ayant en vue que de les mettre à même de fournir à leur existence, il plaça ses deux aînés chez un notaire en qualité de clercs. Attaqué d'une maladie de poitrine qui le tourmentait depuis cinq ans, ce sage et bon père mourut bientôt après, laissant une veuve inconsolable et trois enfans encore jeunes dans le dénuement le plus absolu. Sur les dernières années de sa vie sa détresse était si grande, que sa femme fut obligée de vendre du rouge pour lui procurer l'existence et les secours nécessaires, et à sa mort, comme cet ancien philosophe, il ne laissa pas même de quoi faire les frais de sa

sépulture. Nous n'aurions pas parlé de cette circonstance malheureuse, mais indifférente d'ailleurs, si elle n'eût donné lieu à un trait qui fait trop d'honneur à celui dont nous écrivons la vie pour que nous le passions sous silence.

René Molé se vit orphelin à l'âge de quatorze ans. Quoique si jeune, il sentit vivement la perte qu'il venait de faire; mais les circonstances qui l'accompagnaient la lui rendaient encore plus douloureuse. L'usage voulait alors qu'on enterrât aux frais de la paroisse celui qui mourait sans laisser aucune ressource. Molé crut que ces derniers devoirs, rendus comme par charité, seraient une espèce de tache pour la mémoire de son père. Commis dans un bureau des

finances, où il jouissait des modiques appointemens de 800 livres, il voulut emprunter sur ces appointemens; mais sans doute il s'adressa mal, car il ne put réussir dans cette entreprise. Désespéré, mais non pas abattu de son peu de succès, il rêve à quelqu'autre moyen, se rappelle que dans son enfance un vieillard du voisinage lui prodiguait de temps en temps des caresses, et, sans plus de réflexion, il s'adresse à lui avec cette confiance que donne l'inexpérience et la jeunesse. Le voisin, homme à son aise, mais excessivement retenu dans sa dépense, pour ne pas dire plus, se refusa d'abord aux instances du jeune homme. Prêter douze louis à une famille sans bien, sans propriété, sans ressource, n'est pas une affaire

fort avantageuse pour un homme qui calcule : prières, larmes, démarches, furent long-temps inutiles. Cependant les instances furent si vives, la piété filiale s'exprima en des termes si touchans, la douleur du jeune homme fut si pénétrante, si expansive, qu'elle gagna le cœur du vieillard avare ; les douze louis furent prêtés. La somme fut entièrement consacrée aux obsèques de l'artiste estimé, mais pauvre, qui venait de mourir ; la mémoire du père de Molé fut sauvée d'une espèce d'affront, et les douze louis furent aussi exactement rendus que religieusement employés.

C'est par ce premier trait que Molé s'est fait connaître comme homme. Nous allons parler de ceux

qui, dès son adolescence, annoncèrent son goût pour le théâtre, et qui déja présageaient à la France l'acteur célèbre dont elle pleure en ce moment la perte.

Si Molé eût suivi les conseils de ses parens, imbus des vieux préjugés et pénétrés des maximes religieuses, content de ses appointemens de 800 livres, ou aspirant tout au plus à la place de chef dans un bureau des finances, il eût constamment vécu dans cette médiocrité qui peut-être fait le bonheur, mais qui ne contente pas une ame envieuse d'honneur et de gloire. Déja son frère aîné, Dalainville, secouant la poussière des bureaux, avait chaussé le cothurne, et, après quelques succès sur un théâtre bour-

geois, s'était fait distinguer en province, et était appelé à la comédie française. (1) Molé sentit que, quoi-

(1) Dalinville débuta à la Comédie française le 29 mars, 1758; on le jugea plus propre au comique noble qu'au grand tragique. Il fut reçu. Une lettre qu'il écrivit, au nom de ses camarades, à M. de Marmontel, au sujet du *Venceslas* de Rotrou, corrigé par l'académicien, lui valut force tracasseries, un démenti de la part des sociétaires qui avaient promis de signer et retirèrent ensuite leur parole, et enfin un séjour de deux fois vingt-quatre heures au Fort-L'évêque. L'injustice de ses camarades et la rigueur du châtiment non mérité lui causèrent tant de dégoût, qu'il demanda sa retraite, l'obtint, et se retira en Hollande.

Quelques années après, comme on le verra dans la suite, il revint à la comédie française, et sa rentrée fut même très-honorable pour lui; mais une nouvelle intrigue de coulisses le força à s'éloigner pour toujours du théâtre français. Cependant ses camarades,

que devancé par Dalainville dans la carrière, il pourrait l'atteindre, le dépasser même un jour. Dès ce moment il oublia les avis maternels pour suivre l'exemple de son frère, et désertant en secret l'étendard de Plutus, il s'enrôla sous les bannières du dieu des arts. L'aridité, la sécheresse des calculs lui devenait de jour en jour plus insupportable; son travail financier était un fardeau qu'il portait avec regret, et dont il se débarrassait à la hâte. L'étude de la comédie était au contraire un délassement aimable et plein d'attraits pour son esprit. Rendu de

affligés de sa perte et voulant le dédommager en quelque sorte de deux injustices consécutives, lui envoyèrent, comme une marque de leur estime, une riche tabatière en présent.

bonne heure à son bureau, très-exact, et en apparence très-laborieux, ses supérieurs étaient cependant étonnés de la lenteur de sa besogne; on le fit surveiller, et on fut étonné d'apprendre qu'au lieu de s'occuper à remplir ses registres, il profitait de l'absence de ses camarades pour déclamer des scènes de tragédie. Préludant à ses futurs succès, et secondé par l'enthousiasme, il rangeait devant lui plusieurs chaises, que l'illusion lui garnissait de spectacteurs; du tapis de la table il se faisait un manteau tragique, et, monté sur son bureau, il se figurait sur un théâtre où il débitait tour-à-tour les rôles de *Séide*, de *Mahomet*, d'*Egysthe* et de *Titus*. Ce fut dans cette position que le

trouva un jour M. Blondel de Gagni, l'intendant des finances qui lui avait donné une place; et, chose rare, par un sentiment délicat et éclairé que les anciens financiers ne connaissaient guère, mais tout-à-fait inconnu à nos modernes traitans, M. Blondel de Gagni l'encouragea, se plut souvent à l'entendre, allait même quelquefois l'écouter en secret avec son épouse, et lui conserva sa place, parce qu'il ne pensa point, comme de nos jours on voudrait le faire croire, que l'amour éclairé des lettres, que l'enthousiasme même des arts, fût un titre d'exclusion et un brevet d'incapacité.

L'intendant des finances porta la générosité plus loin. S'apercevant que Molé, tout entier à l'art drama-

tique, négligeait son état, il lui donna ses appointemens sans exiger aucun travail, ou n'en demandant presque pas. Jouait-on une pièce nouvelle? il permettait à Molé de sortir de bonne heure ou de s'absenter même tout-à-fait du bureau, lui donnait quelquefois de quoi payer son billet, ou le menait lui-même au spectacle dans sa loge. Plutus seconde si rarement Apollon, de pareils exemples sont si rares, qu'il faut s'empresser de les citer, et peut-être, par justice, par reconnaissance, doit-on avouer que c'est aux procédés généreux de M. Blondel que l'on est redevable des rares talens de Molé.

Quoi qu'il en soit, dès que notre jeune aspirant avait une soirée et quelque argent à sa disposition, il

courait à la comédie française. On l'a souvent vu se refuser le nécessaire, se passer même de dîner pour avoir de quoi aller au parterre. Le premier billet distribué c'était toujours lui qui l'avait, et plus d'une fois il s'est trouvé seul au spectacle, attendant pendant une heure et l'arrivée du monde et le lever de la toile. Sorti du théâtre, il ne s'entretenait toute la soirée que de ce qu'il y avait vu, et le lendemain son esprit flottait entre le souvenir de la pièce de la veille, et le désir de voir la pièce du jour. C'est avec cette ardeur sans cesse renaissante qu'il allait prendre des leçons d'un art dans lequel à son tour il devait servir de modèle. Rentrait-il chez-lui? obligé de dérober à sa mère la passion qu'il avait

pour le théâtre, il s'enfermait dans sa chambre sous prétexte de maladie ou d'affaires de bureau, et s'amusait à prendre les intonations, à copier les attitudes, à imiter les gestes des acteurs les plus distingués qu'il avait vus sur la scène française. Quand son jeune frère avait un moment de liberté, il le suppliait de lui en faire le sacrifice, et le mettant en position, il lui donnait la pièce imprimée, dont il jouait le rôle principal, afin que le jeune Auguste fît l'interlocuteur, ou lût les rôles de confidens. C'est dans ces séances fréquemment répétées, qu'il communiqua à son frère *Auguste* ce goût du théâtre qu'il avait lui-même reçu de son frère aîné : et c'est ainsi que tous les trois, mal-

gré les préjugés du siècle, malgré la volonté et les instances de leurs parens, embrassèrent une carrière où l'aîné s'est distingué par un très-beau talent, où le plus jeune a montré d'heureuses dispositions (il n'a joué qu'en province), et où René Molé s'est montré sans émule comme sans rival.

Le genre auquel il s'adonnait le plus, comme presque tous ceux qui se destinent au théâtre, était le genre tragique; et parmi les tragédies, celles qu'il préférait, ou du moins qu'il déclamait le plus souvent, étaient celles de Voltaire, soit qu'il fût séduit par le charme du style, par la pompe de la versification, soit qu'il se laissât entraîner par ce délire universel que Voltaire

avait fait naître par son adresse, et qu'il justifia par son génie.

Cependant, à force de s'exercer dans sa chambre ou dans son bureau, Molé avait acquis du talent, ou du moins de l'aptitude. Il pressentit ses dispositions, se lassa d'un théâtre solitaire que son imagination seule peuplait, et, après avoir donné un échantillon de ses forces, il parvint à se faire agréer dans une société d'amateurs qui jouaient la comédie au Temple. Il y fit ses premiers essais avec Augé, Feuilly et Lekain, qui depuis ont brillé sur la scène française. Ce fut alors qu'il donna la preuve du goût décidé qu'il éprouvait pour la carrière théâtrale; car à peine sa mère eut-elle appris qu'il était parvenu à se faire recevoir

dans cette société d'amateurs, qu'elle employa tout le crédit et toute l'autorité que la nature lui donnait sur son fils, pour l'engager à renoncer à la comédie; mais, quoique soumis et respectueux, Molé demeura sourd aux prières de celle qui lui avait donné le jour. Son enthousiasme pour l'art fut l'excuse de sa résistance aux volontés maternelles; sans doute il pressentait ce qu'il devait être un jour : les talens qu'il a déployés depuis ont assez justifié un moment de désobéissance. Il débuta donc sur le théâtre bourgeois du Temple; mais aucun de ses parens ne voulut assister aux représentations qu'il donna; et la mère de Molé profita même de cet instant pour faire jurer au plus jeune de ses fils qu'il n'embrasserait

pas un état condamné par la religion. Mais celui-ci, malgré ce serment, sans conséquence à la vérité, vû son extrême jeunesse, n'en suivit pas moins, comme nous avons déja dit, l'exemple de ses deux frères.

Quels furent les rôles que joua René Molé pour ses débuts, ne s'exerça-t-il que dans la tragédie? ou embrassa-t-il dès l'origine les deux genres? voilà ce qu'il eût été curieux de savoir, et qu'on aurait appris de quelqu'un de sa famille, sans l'aversion qu'elle avait pour le théâtre : toutefois ses succès ne furent pas douteux, et durent même être très-brillans. On connaît le travail qu'il avait fait, les peines qu'il s'était données, les leçons qu'il avait suivies. Grandval, Bellecour, Dumesnil,

Clairon, avaient été ses modèles, Racine et Voltaire ses lectures favorites, l'étude de la grammaire et de la déclamation ses occupations les plus constantes : avec de pareilles avances, de l'émulation et du goût, Molé ne pouvait manquer de réussir. Du côté du physique, la nature n'avait pas été ingrate à son égard ; et c'est ici peut-être le cas de placer son portrait.

Molé avait l'œil vif, le regard assuré, le nez bien fait, la bouche grande, mais bien garnie, le teint le plus frais et les plus beaux cheveux du monde : au total, la physionomie ouverte et très-agréable.

Son corps était délié, ses jambes fines, et ses bras bien placés ; ses mouvemens étaient lestes, et ses attitudes remplies de grâces.

Au moral comme au physique, il était fortement organisé, et promettait de remplir une carrière aussi longue que brillante.

Son physique peut-être le rendait plus propre au genre de la comédie; mais son talent sut se plier à tous les genres, et les embrasser avec une supériorité presque égale.

Sa diction était pure et facile; sa langue très-mobile; son organe agréable, mais quelquefois rauque: personne ne récita la prose avec plus de feu, et ne débita les vers avec plus d'élégance. Il avait à merveille saisi le langage, le ton et les manières de la cour : personne ne portait mieux l'épée et l'habit brodé que lui. Il avait su réunir dans sa personne toutes les qualités éparses chez les divers

hommes marquans qu'il avait étudiés, et il en avait composé un tout parfait, modèle de fatuité, de grâces, d'adresse et de légèreté.

La nature avait tout fait pour lui; mais tant d'avantages auraient été peu de chose si l'étude la plus suivie, si l'application la plus constante, ne les eussent perfectionnés. Il ne se contenta pas de quelques heureuses dispositions, et ne s'enorgueillit pas de ses premiers succès. Il étudia les principes de son art, parce qu'il voulait en atteindre la perfection; il ne s'aveugla pas sur ses défauts, fut docile aux conseils de la critique. Il se reprit et se corrigea lui-même, et, par de longues études, un travail pénible et un amour sans borne pour son état, mérita les succès qu'il ob-

tint. Enfin, si la nature fit tout pour lui, on peut dire aussi qu'il fit tout pour la nature.

Quoique les journaux et la chronique du temps ne disent point quels furent ses succès à la société du Temple, il est à présumer qu'ils furent marquans, et présagèrent le talent qu'il devait déployer un jour, ou donnèrent du moins de grandes espérances; car, dans un temps où la comédie française était au plus haut degré de splendeur, où les acteurs les plus consommés occupaient la scène française, un ordre de début devait être très-difficile à obtenir, et cependant les gentilshommes de la chambre crurent devoir en accorder un à Molé, quoiqu'il n'eût point de protections, qu'il n'eût pas joué

en province, et qu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans.

Dès qu'il fut sûr de paraître sur la scène française, il éprouva un dégoût invincible pour tout ce qui n'était pas comédie ; la joie lui fit presque perdre la tête, et dans la révolution qui s'opéra chez lui, dans l'espèce de délire que la nouvelle de ses débuts prochains fit naître dans son imagination, ne s'occupant plus des moyens de pourvoir à son existence, il alla remercier son ami, son protecteur, son second père, M. Blondel de Gagni, et ne reparut plus à son bureau.

Tels furent les premiers momens de l'existence dramatique, du *Roscius* moderne. A son insouciance, à son amour pour le travail

littéraire, à son éloignement pour le métier de commis, à son exaltation enfin, on aurait déja pu reconnaître le grand homme. Pour exceller dans un état quelconque, il faut l'aimer avec passion : l'enthousiasme n'est pas toujours la preuve la plus sûre du talent ; mais le vrai talent ne marche jamais sans enthousiasme.

## CHAPITRE II.

*Débuts de Molé à Paris, son voyage en province, et sa réception à la Comédie Française.*

Pour une âme idolâtre de Thalie et de Melpomène, quelle carrière que celle qui s'ouvrait aux regards de Molé ! Quel théâtre que celui où les chefs-d'œuvre de Corneille, de Molière, de Racine, étaient joués par Bellecourt, Préville, Lekain et Brizard; par mesdemoiselles Gaussin, Clairon et Dangeville ! Qu'il était flatteur d'associer son nom à des noms aussi célèbres. Mais pour parvenir à un but aussi glorieux, Molé ne voulut prendre que des moyens honorables. Il ne chercha point à se

faire un parti, il n'acheta point de voix, il ne mendia point de suffrages: il est vrai qu'alors une cabale eût été plus difficile à organiser que dans ce temps-ci. Le théâtre situé faubourg Saint-Germain n'était pas très-vaste; pareille à la maison de Socrate, celle de Thalie était petite, et ne pouvait contenir que de vrais amis. Les circonstances, le malheur, la jalousie, n'avaient pas désuni les comédiens; des amateurs éclairés composoient le parterre, et des critiques sévères, mais justes et décens, présidaient à la rédaction des journaux; le public écoutait avec attention, et prononçait presque toujours avec justice. Aujourd'hui on ne connaît que les sifflets ou les battemens de mains; autrefois les grands

mouvemens étaient rares, le silence et les murmures étaient les deux armes du parterre; il ne ressemblait point à une arêne remplie de tumultueux gladiateurs, mais à un tribunal composé de juges éclairés : on respectait alors le public, mais le public commençait par se respecter lui-même. Peut-être opposera-t-on à ces assertions les anciennes querelles des gluckistes et des piccinistes : d'abord elles sont plus récentes, et d'ailleurs le sujet en était autrement important que des débuts. Les productions immortelles de deux grands maîtres ont pu diviser les goûts et partager l'opinion du public, mais au moins il admirait des chefs-d'œuvre, et ne s'enthousiasmait pas pour de faibles essais. Quoi qu'il en soit de

cette digression étrangère à l'acteur dont nous parlons, mais qui ne saurait être indifférente pour l'art, après s'être recueilli pendant un mois, après avoir quitté toute espèce de société pour se livrer entièrement à l'étude, Molé débuta à la comédie française, le 7 novembre 1754, à l'âge de dix-neuf ans et demi passés. Il joua le premier jour *Britannicus* et *Olinde*, et répèta les mêmes rôles le 10 du même mois. Quelques jours après il joua *Nérestan*, et termina ses débuts par son rôle alors favori, celui de *Séïde* dans la tragédie de *Mahomet*. La manière dont il rendit ce rôle, le plus difficile et le plus important de ceux qu'il avait joués, prouva qu'il ne démentait pas les espérances qu'on avait conçues de

lui, et qu'il en promettait de bien plus belles. On reconnut dans le débutant deux avantages que rien ne saurait donner, une jolie figure et du naturel ; voilà la part de l'éloge, voici celle de la critique. On lui trouva la voix foible, mais susceptible d'être fortifiée par l'âge et par l'exercice ; trop d'enflure dans les sons, et en général une déclamation juste, mais ampoulée.

Tel fut l'avis du parterre. Le Mercure de France le confirma ; les comédiens français le partagèrent ; Molé lui-même en reconnut la justice, et sans murmurer contre le public, sans déclamer contre la comédie française, sans réclamer contre les journaux, il alla s'engager dans une troupe de province, dont

le directeur lui fournit d'honnêtes moyens d'existence, et l'occasion de fortifier son talent, en s'exerçant chaque jour dans son art. Nous ne le suivrons pas à Lyon, à Toulouse, à Marseille, villes qu'il parcourut successivement avec les différentes troupes où il s'était engagé. Nous nous garderons aussi d'inventer des anecdotes pour jeter plus d'intérêt et sur notre héros et sur notre récit; nous nous souviendrons que nous n'écrivons pas un roman, mais la vie de Molé. Contentons-nous donc de remarquer qu'il ne se laissa pas aveugler par l'amour-propre, qui s'empare presque toujours d'un comédien qui, après avoir débuté sur un grand théâtre de la capitale, va jouer en province; que la passion

de l'amour ne l'entraîna pas plus que celle de l'orgueil, et qu'enfin il sut si bien mettre son temps à profit, il se fit une si grande réputation à Marseille, qu'elle parvint jusqu'à Paris, y rappela son souvenir, et fit naître l'idée de l'y revoir.

Le 28 janvier 1760, après quatre ans d'absence, et sur l'invitation formelle des gentilshommes de la chambre, Molé reparut sur le théâtre français par le rôle d'*Andronic*. Dès qu'il avança sur la scène, le parterre, pour lui donner une marque du souvenir que lui avaient laissé ses premiers essais, lui prodigua de longs applaudissemens. On trouva qu'il n'avait rien perdu du côté du physique, et qu'il avait gagné du côté de l'intelligence : sa voix était toujours un peu

faible; mais avec un organe aussi net que le sien, avec une diction pure et soignée, il parvenait à se faire entendre très-distinctement. Au total il avait acquis des qualités en province; mais il était devenu un peu maniéré.

Après l'avoir entendu dans *Séide*, dans *Inès*, dans *Titus*, dans *Egysthe*, on vit en lui le germe d'un grand talent, mais on lui fit un reproche très-grave, celui de manquer de chaleur.

Cependant les rôles qu'il avait joués étaient sans doute peu propres au développement de ses moyens, ou plutôt ils avaient été en partie paralysés par la timidité inséparable d'un début; car, peu de temps après, il joua *Darviane* dans Mélanide, et montra

tant de chaleur, une ame si brûlante, si énergique dans le cinquième acte, qu'il électrisa toute la salle, et fut couvert à la fin des applaudissemens les plus flatteurs et les plus mérités.

Les gentilshommes de la chambre voulurent lui faire une pension : il répondit que le plus beau cadeau qu'on pouvait lui faire était de le recevoir au nombre des comédiens français ; et, pour se rendre de plus en plus digne de la faveur qu'il demandait, et du public dont il enviait les suffrages, au lieu de donner ses momens de loisirs aux plaisirs et aux femmes, il prit un maître d'armes, de musique (1) et de danse.

(1) Son organe l'empêcha de chanter ; mais s'il ne pratiqua point cet art, du moins en connut-il la théorie. Nommé professeur de

Par l'effet des leçons d'armes, il rendit ses mouvemens plus libres et plus sûrs, son corps plus droit et plus ferme; le menuet d'ailleurs lui donna une flexibilité, une grace dont ne sauraient se faire idée ceux qui ne l'ont pas vu jouer la comédie; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire,

---

déclamation à l'école dite des *Menus plaisirs*, un jour qu'il faisait répéter une scène à madame Chéron, une de ses élèves, qui lui fit le plus grand honneur, il trouva les paroles de l'opéra peu d'accord avec la musique, qui, cependant, était très-vantée; il en témoigna son étonnement à un de ses collègues, professeur musicien. Mon ami, lui répondit ce dernier, il faut avoir un sentiment profond de l'art pour avoir deviné comme vous l'avez fait le peu de connexion qui existe entre les paroles de cette scène et la musique; en effet, les paroles ont été faites après pour ne pas laisser perdre ce morceau d'harmonie, qu'on regardait comme sublime.

toutes ces qualités acquises dans la jeunesse, il les conserva jusqu'à ses derniers momens. A soixante-neuf ans, il jouait encore les fats, les marquis, de manière à donner le change sur son âge.

Mais n'anticipons pas sur les évènemens, et revenons à la première année des débuts de Molé. Son application constante fut couronnée du plus heureux succès. On lui avait, au commencement de 1760, reproché de manquer de chaleur, et six mois après, les journaux l'avertirent de modérer son feu : cette critique, en apparence contradictoire et tracassière, ne l'irrita point. Il sentit qu'en voulant éviter un défaut on peut tomber dans le défaut contraire, et s'étudia de suite à modérer sa chaleur, à

varier son ton, à nuancer son jeu. Pendant un an il ne joua que les troisièmes rôles ; mais il y devint si agréable au public, il y déploya tant de talent, il mit tant d'art à faire valoir le faible emploi dont il était chargé, que la comédie ayant jugé à propos de remettre le *Sage étourdi*, elle crut ne devoir mieux faire que de lui confier le rôle principal de la pièce. Il répondit en effet à l'attente de ses camarades : son jeu fut si vif, si animé, si séduisant, il s'identifia tellement avec le personnage, que la pièce eut plus de succès qu'elle n'en avait jamais eu. Le parterre fut enchanté de la manière de l'acteur, le couvrit d'applaudissemens, et bientôt après, Molé obtint la plus digne des récompenses ; il

fut reçu membre de la comédie française.

En recevant ce titre, Molé put s'en glorifier. Il ne le dut point en effet à la cabale, il ne le dut point à la protection, il ne le tint point de l'intrigue. Bien différent de la plupart de nos débutans, il ne se crut pas digne d'être reçu dans le premier théâtre de l'Europe parce qu'il s'étoit essayé trois ou quatre fois avec succès sur la scène française. Six ans de travaux consécutifs tant en province qu'à Paris, et des efforts surnaturels lui parurent un moyen plus digne d'obtenir le suffrage du public, et le titre de comédien français. Aussi ne perdit-il jamais deux avantages qu'il avait gagnés avec peine; la faveur du parterre, et l'estime de ses camarades.

Peut-être est-ce le cas de donner ici au lecteur une idée des désagrémens, des contrariétés, de l'amertume qu'éprouvent les plus grands artistes, quels que soient les efforts ou les sacrifices qu'ils aient fait, quelle que soit la carrière qu'ils parcourent.

Voici comme le Mercure de France parlait en 1761, du talent naissant de Molé.

« Ce jeune acteur est animé des » dispositions les plus favorables; il » est rempli de chaleur, et son feu » est d'autant plus rare, qu'il est » toujours réglé, raisonné et soutenu; » il sait donner à son organe les » grâces et la justesse si indispen- » sables pour réussir dans la décla- » mation; enfin il a déja beaucoup

» *de talent*, et en promet *davantage* » encore. »

Transcrivons maintenant l'article du journaliste le plus en vogue de nos jours. Mettons-nous à la place de l'acteur célèbre dont il s'agit, et jugeons combien il dut être affecté à la fin de sa carrière, presque au bord du tombeau, de se voir traité sans égards pour son talent, sans respect pour sa vieillesse. Le journaliste dit, en parlant de Molé, qui, à soixante-huit ans, jouait un rôle de marquis :

« La merveille de cette représen-
» tation était un petit-maître septua-
» génaire : cette caricature m'a paru
» tout-à-la-fois triste et plaisante ;
» c'était pour moi une raison de n'en
» rien dire. Je sais que le fameux

» Baron jouait *Egysthe* à quatre-
» vingts ans, il n'est que trop ordi-
» naire de redevenir enfant à cet
» âge; mais ce qu'il faut imiter de
» Baron, ce ne sont pas les sottises
» que l'amour-propre lui fit faire.
» On nous annonce incessamment
» une seconde représentation de cette
» *mascarade* : il semble qu'on ne
» doit pas trop se presser; car un
» vieillard qui s'est avisé de faire le
» jeune homme a grand besoin de
» repos, et il est pénible de contem-
» pler les faiblesses de l'humanité à
» son déclin, ect. »

On verra dans la suite que cet article, d'autant plus injuste que Molé n'avait joué ce rôle que par complaisance, fit tant de peine à l'acteur, qu'il en conserva le souvenir jusqu'à ses derniers momens.

## CHAPITRE III.

*Carrière dramatique de Molé jusqu'à sa retraite en 1776.*

Dans l'ancien régime la comédie française et tous les grands théâtres de Paris fermaient pendant la quinzaine de Pâques. L'usage voulait que le jour de la clôture du théâtre et le jour qu'il était rouvert, un comédien s'avançât sur la scène, et adressât un compliment au public. Molé venait d'être reçu. Nous avons cru devoir recueillir les discours que ces deux époques lui fournirent l'occasion de prononcer.

Voici son discours du jour de la clôture.

« Messieurs,

» Les devoirs ne sont pas toujours » pénibles à remplir, j'éprouve combien il est heureux d'avoir à s'acquitter de ceux que le respect, le » zèle et la reconnaissance ont imposés aux comédiens : toujours » animé de l'ardeur de vous plaire, » souvent ému par la crainte de » vous mécontenter, et en tout temps » pénétré de vos bontés, mes camarades m'ont jugé digne par ces » sentimens d'être leur interprète. » Ils auront lieu d'être contens du » choix qu'ils ont fait de moi pour » vous présenter leur hommage, » s'il peut vous satisfaire, Messieurs, » par l'organe d'un cœur sensible » et rempli de vérité.

» Parmi les nouveautés que nous » avons eu l'honneur de vous don- » ner depuis Pâques dernier, plu- » sieurs ont reçu de vous un accueil » favorable, quelques-unes ont subi » un sort moins heureux. Vous rap- » peler celles qui ont obtenu votre » suffrage serait solliciter en faveur » des talens un prix qu'ils ont déja » reçu de vous, tandis que mon si- » lence sur les autres, en augmen- » tant le regret de leurs auteurs, ne » servirait qu'à renouveler en eux le » chagrin de n'avoir pu réussir : » heureux ou malheureux, tous ont » été guidés par le même principe ; » tous, excités par le même désir, » méritent au fonds les mêmes en- » couragemens. Ils viennent de re- » cevoir un exemple bien cher et

» bien frappant de la solidité de
» votre goût dans l'accueil que vous
» avez fait à un des chefs-d'œuvre
» du célèbre, de l'immortel Cor-
» neille, à la tragédie d'*Héraclius ;*
» les applaudissemens que vous
» avez donné au *Dépit amoureux*
» lors de la remise que nous avons
» faite de cet ouvrage du père de
» notre théâtre, dans un autre genre ;
» tout atteste l'amour que vous avez,
» que vous aurez toujours pour le
» vrai beau. Quelque délassement,
» quelque variété que vous cher-
» chiez dans vos plaisirs, Messieurs,
» qu'on suive la route des grands
» hommes auxquels vous rendez
» vous-mêmes journellement hom-
» mage, qu'on intéresse votre cœur,
» qu'on élève votre ame ; qu'on la

» séduise ; votre goût formé, nourri
» par le sentiment et éclairé par l'é-
» tude, répond au théâtre de la nation,
» dont vous devez être les protec-
» teurs et les soutiens, d'un succès
» constant et d'un honneur durable.
» Si les ouvrages ont en eux-mêmes
» un mérite suffisant pour s'attirer
» votre admiration, il est un autre
» art essentiel à vos plaisirs, et dont
» les productions du génie tirent un
» nouveau lustre, c'est le talent de
» la représentation, c'est l'imitation
» de la nature, ce sont les moyens
» nécessaires à l'illusion. En vous
» parlant de cette nécessité, Mes-
» sieurs, je vous entretiens de nos
» devoirs ; que ne sont-ils aussi fa-
» ciles à remplir à votre gré, qu'il
» est flatteur quand on y est par-

» venu d'en être récompensé! Pour-
» quoi le zèle et le travail ne suf-
» fisent-ils pas pour surmonter tous
» les obstacles? il n'en serait aucun
» parmi nous qui n'eût de véritables
» droits à la considération dont vous
» honorez les grands talens. Mais du
» moins est-il pour ceux d'une classe
» inférieure une ressource bien pré-
» cieuse, votre indulgence et la bonté
» que vous avez de vous prêter à leur
» faiblesse, en leur laissant le temps
» d'applanir les difficultés : tels sont,
» Messieurs, particulièrement les mo-
» tifs de ma respectueuse reconnais-
» sance. Content aujourd'hui d'a-
» voir pu exciter votre bienveillance,
» heureux si quelque jour je n'ai
» plus à solliciter que votre justice! »

Un compliment aussi sage, aussi

modeste devait être approuvé par le public, prononcé comme il l'était par un jeune acteur que tous les jours de nouveaux progrès lui rendaient plus cher; aussi fût-il couvert d'applaudissemens.

Le 19 avril de la même année les comédiens français ayant fait l'ouverture de leur théâtre par la quatrième représentation de *Zaruema*, tragédie nouvelle de M. *Cordier*, Molé, chargé du rôle principal de la pièce en l'absence de Lekain, prononça avant la représentation le discours suivant.

« Messieurs,

» Le suffrage public a de tout » temps été le vrai mobile des arts. » Il en est le principe et la récom-

» pense. Pour obtenir ce prix ho-
» norable, rien n'a paru impos-
» sible à qui était vivement animé
» par le désir louable de le mé-
» riter : telle est, vous le savez,
» Messieurs, le pouvoir de cette
» émulation victorieuse, l'ame de
» tous les talens. Elle les élève au
» dessus d'eux-même, et dans le
» courage qu'elle leur inspire pour
» entreprendre elle leur fait trouver
» les moyens de réussir. C'est ce
» qu'ont heureusement eprouvé ceux
» dont vous avez jusqu'ici couronné
» les travaux. Le but qu'ils ont at-
» teint nous y aspirons tous avec la
» même ardeur, et nous osons comp-
» ter, pour y parvenir, sur les soins
» assidus d'un zèle que rien ne peut
» borner ni ralentir. Aidés des se-

» cours de plusieurs de ces hommes » recommandables par leur génie, » et que la nature a choisis pour » acquérir par notre organe la célé- » brité que donnent vos suffrages, » nous voyons encore de nouveaux » moyens de remplir par eux tous » les projets de notre ambition. Ne » la désapprouvez pas, Messieurs, » elle est utile à vos plaisirs, elle ne » nous en devient que plus précieuse.

» En vous faisant part de nos re- » grets les plus sensibles, je vais » aussi exciter les vôtres. Vous les » accorderez sans doute à M. Grand- » val, que nous venons d'avoir le » malheur de perdre pour notre » théâtre; (1) c'est le dernier salaire

(1) Charles Grandval, fils de Nicolas Grandval, organiste, fut reçu à la comédie

» dont vous honorez le mérite; il a
» droit d'espérer de votre justice cette
» flatteuse consolation. En s'attirant
» vos applaudissemens, cet excellent
» modèle enseignait les véritables
» moyens de les mériter; mais vos
» lumières nous restent. Eclairé par
» elles, il s'est rendu digne enfin
» de vos regrets. Ce sont elles que
» nous consulterons pour les adoucir,
» s'il est possible.

» Nous allons remettre sous vos

---

française, le 4 décembre 1729. Il excellait dans le haut comique; Il jouait le premier emploi avec la finesse, l'esprit et le ton des petits-maîtres de bonne espèce. Rien n'égalait son intelligence et sur-tout sa noblesse; à sa retraite, Bellecour devint son successeur, et Molé joua les rôles de Bellecour au lieu des troisièmes rôles, qui jusque-là avaient été son partage, à l'exception de ses débuts.

» yeux le coup d'essai d'un auteur
» que vous avez jugé digne d'un ac-
» cueil distingué (*la tragédie de*
» *Zarucma*). Ce n'est pas pour l'au-
» teur que je réclame aujourd'hui
» vos bontés, dont il a reçu déja un
» gage si flatteur, c'est pour moi à
» qui il a confié, en l'absence du
» sieur Lekain, le rôle important où
» vous avez applaudi les talens de
» cet acteur, favorisé à juste titre de
» votre bienveillance. Je ne sens que
» trop le danger du devoir que j'en-
» treprends de remplir, mais rien
» ne peut mettre obstacle aux efforts
» de mon zèle, et tout me répond
» de votre indulgence.

» Si votre goût daigne éclairer ma
» docilité, peut-être aurai-je le bon-
» heur de vous offrir un jour avec

» succès le fruit de vos leçons. Des » talens qui seraient votre ouvrage, » devenus plus agréables à vos yeux, » n'en seraient que plus chers à mon » cœur. »

Ce discours de Molé, sur le compte duquel nous avons déja rapporté les sentimens favorables du public, fut d'autant plus applaudi, qu'il annonçait à la curiosité des spectateurs le plaisir de le voir dans le grand rôle d'une pièce nouvelle. L'espoir qu'on en avait conçu ne fut point trompé, il y déploya une intelligence, une chaleur admirables. Déja l'organe de ce jeune acteur commençait à s'affermir, et ce que la nature lui avait donné, ce qu'il avait acquis par l'étude promettait au théâtre français un sujet qui devait

en soutenir, en rehausser un jour la gloire.

Les auteurs ne tardèrent pas à s'appercevoir des progrès sensibles que faisait de jour en jour le jeune acteur. Tant d'efforts le rendirent peu-à-peu digne de leur confiance ; déja un des plus distingués de ceux qui travaillaient alors pour le théâtre lui avait confié un des principaux rôles d'une tragédie nouvelle ; c'était *Zelmire* de M. *Dubelloi,* qui fut jouée le 6 mai de la même année. Molé se distingua en effet dans le rôle d'*Ilus;* il le joua avec une vérité, une chaleur si grande, qu'il fit passer tout les mouvemens de son ame dans celle des spectateurs; toutes les chroniques du temps disent que, dans cette pièce, il émut sou-

vent les spectateurs, et que quelquefois il les transporta.

Non-seulement le parterre de la comédie française rendit dès-lors hommage à son talent, mais aux applaudissemens de la ville il unit les suffrages de la cour, et M. de Nivernois, ce poëte aimable, ce protecteur éclairé des arts, écrivit un jour confidentiellement à M. de Choiseuil, de Londres, où il était allé négocier un traité de paix que la première condition qu'il exigerait serait la part entière de Molé, qui n'était encore reçu qu'à demi-part.

Nous ignorons si les gentilshommes de la chambre firent droit à la demande du négociateur, mais Molé du moins la justifia par un travail de jour en jour plus assidu.

Il joua dans plusieurs pièces remises, et se distingua dans les rôles qui lui furent confiés, notamment dans celui de *Maxime*, dans la tragédie de *Cinna*, et dans le *fat* du *Tambour nocturne*, rôles qui n'avaient jamais été aussi bien rendus avant lui.

Enfin, le 29 novembre fut l'époque où commença sa véritable réputation, l'époque où il prouva qu'il devait exceller un jour et avoir un genre à lui, celui des petits-maîtres; emploi qu'il a poussé à un degré de perfection que personne n'avait atteint, et le désespoir de tous ses successeurs.

Depuis quelque temps M. Rochon de Chabannes avait lu aux comédiens français une petite co-

médie intitulée *Heureusement;* mais on en retardait la représentation parce qu'il y avait dans la pièce un rôle d'officier qui demandait tant de vivacité, de légèreté, de grâces, que l'auteur avait long-temps balancé s'il ne devait point le confier à une femme. Quelques personnes assurent que Molé, qui connaissait la pièce, eut la noble confiance de demander à l'auteur la permission de jouer l'officier; sa présomption ne fut pas vaine, et, le 29 novembre, 1762, jour de la représentation, il rendit le rôle de *Lindor* de telle manière, que dès ce moment il fut jugé le premier des acteurs dans l'emploi des amoureux.

Un mois après, il s'attira de nouveaux hommages par le naturel,

l'intelligence et le feu avec lesquels il créa le rôle de *Desronais* dans la pièce de *Dupuis et Desronais* de Collé. Enfin, après avoir, pendant le cours des années 1763 et 1764, remis ou créé divers rôles, comme *le Chevalier* de *la Reconciliation Normande* (1); *Damon*, du *Philosophe marié; Martian*, dans *Héraclius;* et *Edouard*, dans *Warwich*, de M. de La Harpe, le 7 octobre 1764, jour

(1) Après la représentation de cette pièce, Grandval, couvert de cheveux blancs, et qui dans son temps avait été l'idole du public, alla sur le théâtre embrasser Molé, qui avait joué *le Chevalier*, et lui dit, avec autant de franchise que de loyauté : « Mon jeune camarade, j'ai passé jadis pour bien jouer ce rôle, mais je vous assure que je n'approchais point de vous, et que votre jeu m'y a fait découvrir des finesses, des beautés, que je n'avais jamais soupçonnées. »

de la première représentation du *Cercle*, il mit le sceau à sa réputation par le rôle qu'il y joua; il contribua beaucoup au succès de la pièce, et le *marquis* peut-être eût été jugé indécent, exagéré et caricature, sans l'adresse, le feu et le vernis de noblesse tout-à-fait particulier que lui imprima l'acteur. Le panier à ouvrage, les nœuds, les jarretières qu'il tirait de sa poche en entrant en scène, la manière indifférente et presque cruelle dont-il racontait la mort d'un de ses amis, le caractère efféminé d'un colonel qui brode, et sur-tout l'espèce de cupidité qu'il témoigne vers la fin de la pièce, tout cela peut-être eût révolté le parterre, alors juge sévère des convenances, sans les grâces

de Molé qui couvrirent tous les défauts du *marquis,* mais le moyen, s'écria un bon critique de ce temps-là, de discuter la justesse d'un rôle quand l'acteur qui le joue vous séduit par un si grand talent!

Peut-être Molé a-t-il obtenu depuis des succès plus flatteurs; mais dans le courant de sa carrière du moins n'en obtint il jamais de plus brillants. Depuis le jour de la représentation du *Cercle*, Molé n'eût plus besoin d'aller étudier les petits-maîtres dans les sociétés de la ville ou de la cour; au contraire, les uns et les autres vinrent au théâtre français y voir, y admirer leur modèle dans le *marquis* du *Cercle*. Chacun cherchait à imiter son ton, ses gestes et ses attitudes; et un

des princes les plus illustres et les plus aimables, ne crut pouvoir mieux faire pour ajouter à sa réputation d'amabilité, que d'imiter l'acteur presque inimitable du *Cercle*, dont il avait en effet saisi, autant que possible, toute la légèreté, tous les mouvemens, toutes les grâces.

Quel acteur, après un aussi beau triomphe, n'aurait cru devoir se reposer sur ses lauriers; chez Molé, au contraire, la gloire des succès présens ne fit qu'augmenter la noble ambition d'en obtenir de nouveaux. Il venait de briller dans un rôle de comédie; le 13 février, il joua dans le *Siége de Calais*, et y fut sublime; aussi toutes les fois qu'il venait annoncer la pièce ou qu'il en réci-

tait avec chaleur quelques morceaux, il était applaudi à deux reprises, et le parterre s'écriait à la première, c'est pour *la pièce ;* à la deuxième, c'est *pour vous :* hommage double rendu en même-temps au poëte et à l'acteur.

Cet artiste infatigable remit encore quelques pièces anciennes, et joua entre autres d'une manière très-distinguée, et peut-être comme on ne l'a pas joué depuis, le rôle d'*Hippolyte* (1) dans *Phèdre* de *Racine.* Les journaux du temps disent qu'il excita l'admiration de la cour pendant tout le temps qu'il fut en scène ; mais il mit le comble à

(1) Saint-Phal l'a depuis rendu d'une manière très-brillante ; il faut faire exception en sa faveur.

sa gloire par le rôle de *Vanderck fils*, dans le *Philosophe sans le savoir* de Sédaine; jamais peut-être le théâtre n'en présenta de plus difficile, et Molé y fut parfait. Il rendit avec un naturel sans exemple et des transitions on ne peut plus heureuses, ce personnage toujours a double face, toujours préoccupé. Jusqu'ici il avait donné des preuves rares de grâce et d'intelligence; dans cette pièce, il se montra parfait acteur et comédien profond.

Enfin, après avoir créé le rôle d'*Artaxerce*, dans la tragédie de ce nom, et l'avoir joué dix fois, il succomba à tant de travaux et de fatigues, et tomba malade dans le courant d'octobre 1766; il eut une fluxion de poitrine qui le mit

à toute extrêmité, et le força à se retirer pendant six mois du théâtre, où après sa convalessance, il reparut avec un nouvel éclat.

## CHAPITRE IV.

*Rentrée de Molé au théâtre jusqu'à la mort de Bellecour.*

La maladie grave dont nous venons de parler, retint pendant plus de cinq mois Molé loin du théâtre. Dans le chapitre de sa vie privée, on verra la tendre sollicitude que lui témoignèrent tous les amateurs de la bonne comédie. Il ne se passa point de jour, depuis son absence jusqu'à sa rentrée, que le parterre ne demandât de ses nouvelles ; une foule innombrable de voitures attendait tous les jours à sa porte le bulletin de sa santé, et Louis XV lui envoya deux gratifications de

cinquante louis chacune ; enfin, le 10 février cet intéressant acteur reparut sur la scène par le rôle de *Sainville* dans la *Gouvernante* ( de la Chaussée ). Jamais l'empressement, l'affluence des spectateurs ne furent plus grands ; jamais, selon l'expression des comédiens, chambrée ne fut plus complète. A peine se montra-t-il, que les applaudissemens du parterre furent unanimes et vingt fois redoublés. Il s'arrêta un instant au fond du théâtre, s'avança ensuite sur le devant de la scène, et, après en avoir demandé la permission à leurs altesses madame la comtesse de la Marche et la princesse de Lamballe, qui honoraient le spectacle de leur présence, d'une voix basse et pénétrée, il remercia le

public de ses bontés dans un compliment court mais délicat, et où il finissait par dire qu'il y avait des occasions où l'on ne pouvait que sentir. Sa petite harangue fut très-applaudie, mais l'acteur le fut aussi et mérita bien plus de l'être par la manière dont il joua son rôle.

Il est à remarquer que Molé avait obtenu une représentation à son bénéfice dans une salle de société. Lorsque sa maladie approchait de sa fin, il envoya dire à ses camarades qu'il était à leurs ordres, d'annoncer sa rentrée quand ils le voudraient; ceux-ci lui répondirent que le jour était à son choix, mais qu'il ferait mieux de ne rentrer qu'après la représentation à son profit, vu que le plaisir de le voir pour la première

fois lui attirerait beaucoup plus de monde. Molé ne répondit à ce procédé délicat que par un procédé plus délicat encore. En rentrant au théâtre avant le jour de son bénéfice, il prouva qu'il savait mettre les intérêts de la comédie française au dessus de ses propres besoins.

Ses travaux, depuis sa rentrée au théâtre, furent si nombreux, que la mémoire a peine à les suivre; nous nous contenterons de les indiquer année par année.

En 1767, il joua les rôles de *Montréal* dans *Hirza*, ou *les Illinois*, tragédie de Sauvigny, et de *Mirzanès*, dans *Cosroës*, tragédie de M. Lefebvre.

Il joua aussi dans plusieurs petites pièces remises, et termina l'année

par *Mélicerte*, dans *Ino et Mélicerte*, tragédie remise, de Lagrange-Chancel.

En 1768, deux nouveaux rôles qu'il créa dans un genre tout-à-fait opposé, lui firent le plus grand honneur : ce furent *Dormilly*, des *Fausses Infidélités*, petite comédie de Barthe, aussi bien écrite que parfaitement jouée, et où Préville, Bellecour et Molé disputèrent d'intelligence, de finesse et de talent, et excellèrent tour-à-tour; enfin *Béverley*, dans le drame de ce nom, rôle où il se surpassa encore. Jamais, de l'avis des connaisseurs, comédien ne déploya dans la même pièce à-la-fois tant de feu, de naturel et de sensibilité. Ce fut après la première représentation de ce drame, que mademoiselle Clairon, qui avait

senti vingt fois ses cheveux se dresser sur sa tête, se fit ouvrir à toutes forces la porte de la loge de Molé, et se traînant à genoux jusqu'à ce grand acteur, qui certes ne s'attendait pas à sa visite, lui cria d'un ton concentré, d'une voix pénétrée : « *Mon ami, je n'ai jamais rien* » *éprouvé de pareil : je n'ai jamais* » *rien entendu de si beau. Vous* » *avez poussé l'art à son dernier* « *degré de perfection.....* »

En 1769, il joua avec toute la gaîté d'un jeune et franc villageois le rôle d'*Hilas,* dans une pastorale de monsieur Rochon de Chabannes. La pièce eut le plus grand succès. Il se distingua dans *l'Orphelin anglais* et dans *Julie,* deux drames nouveaux ; et les comédiens français

ayant remis le *Père de famille*, de Diderot, il rendit *Saint-Albin* d'une manière si étonnante, qu'on ne pouvait concevoir comment il pouvait allier à un comique aussi léger et aussi agréable tant de pathétique et de noblesse. En 1768 le suffrage de Clairon avait couronné ses efforts, en 1769 ce furent les larmes et l'enthousiasme du parterre; et, aussi bon frère que bon acteur, voici comment il en profita. Dalinval, son aîné, ayant obtenu un second début à la comédie française, au lever de la toile il s'avança vers le public, et, dans un compliment où brillèrent son esprit et son cœur, il engagea le public à vouloir bien partager entre Dalinval et son frère les bontés qu'il avait eues jusqu'ici pour Molé seul.

En 1770 et 1771 l'*amant français* de *la Veuve du Malabar, Rodrique,* dans *Florinde,* tragédie de Lefebvre, et *Gaston,* dans *Gaston et Bayard,* de Dubelloy, furent les rôles tragiques qu'il créa. Il joua dans *le Fabricant de Londres,* drame nouveau de Falbaire, et dans *l'Heureuse rencontre,* petite pièce dont deux femmes étaient les auteurs; et termina par le rôle du *Persiffleur,* où il montra de l'adresse, de l'originalité, et la diction la plus juste et la plus élégante. Il fit le succès de la pièce, qui peut-être sans lui eût éprouvé quelque désagrément.

En 1772 et 1773, *les Druides, Pierre le cruel, Roméo et Juliette, Manlius Capitolinus, Sophonisbe, Régulus, Orphanis et Adelaïde de Hongrie,* furent autant de tragédies où il joua.

Il faut y ajouter les drames ou comédies qui suivent : *les Amans sans le savoir, le Bourru bienfaisant, Deucalion et Pyrrha, l'Anglomanie, la Centenaire* (1), *la Journée lacédémonienne, le Tuteur dupé, le Vindicatif, les Amans généreux, et la Partie de chasse.*

Le jour le plus brillant pour lui fut le jour où il créa deux rôles divers, l'un dans la tragédie de *Regulus*, l'autre dans *Damis* de *la Feinte par amour*. La première pièce lui avait valu du succès, le rôle de *Damis* lui valut un triomphe. Il est bon d'observer que *la Feinte par amour* avait été refusée à trois reprises par les comédiens français ; l'auteur l'ayant communiquée à

(1) Hommage à Molière.

Molé, celui-ci la jugea bonne, et la relut au comité avec tant de charme, qu'il la fit recevoir. Une observation aussi juste, est que l'auteur, M. Dorat, eut, comme Molé, deux triomphes dans le même jour. Chacun sait que *Régulus* et *la Feinte par amour* sont deux de ses ouvrages, représentés le même soir au théâtre français, chose rare; et qui tous deux y réussirent, chose plus rare encore.

Cette année-là est encore plus honorable pour l'acteur, sous le rapport moral. On l'avait accusé d'injustice et de jalousie envers un certain *Granger*, acteur des Italiens, qui n'était pas sans mérite, mais qui n'en avait point assez pour porter ombrage à Molé. On répandait que

celui-ci seul l'empêchait de paraître au théâtre français. Voici comment il répondit à cette imputation calomnieuse. Il fit venir *Fleury* de province, et obtint un début sur la scène française à ce jeune homme, qui promettait déja beaucoup, et qui aujourd'hui le remplace. C'est, pour ainsi dire, pousser la générosité jusqu'à donner de son vivant son propre héritage. De pareils traits valent cent pages d'éloge. Il termina d'ailleurs ces deux années, glorieuses à-la-fois pour son talent et pour son cœur, par l'hommage suivant, rendu à madame Dangeville, dans une fête qui fut donnée à cette actrice par la comédie française. Chaque acteur chanta des couplets : voici ceux que Molé fit et lui adressa. Il est aisé de sentir qu'il

ne faut les juger que sur l'intention, et d'ailleurs, que comme de circonstance.

Air : *Si le roi m'avait donné.*

Pour Dangeville un couplet
Peut d'abord se faire ;
Mais je veux qu'il soit parfait,
Digne de lui plaire.
Oh ! j'en sais le sur moyen,
C'est d'y mettre pour refrein
Le nom de Molière,
Ogué !
Le nom de Molière.

Le talent disparaissait
De la scène entière.
Dangeville commençait
Sa belle carrière ;
Là bas, cet homme divin,
De son goût, de son jeu fin,
La fit héritière,
Ogué !
La fit héritière.

Quand aux Français on fêta
Cette ombre si chère,
Un plaisir vif transporta
Loges et parterre;
Mais tout bas chacun disait
Que Dangeville manquait
A la *Centenaire*, (1)
Ogué !
A la *Centenaire*.

Depuis cette époque jusqu'en 1778, année de la mort de Bellecour, les rôles que créa Molé sont innombrables. Mais si l'acteur fut toujours heureux et mérita de l'être, il n'en fut pas de même des pièces jouées dans cet intervalle. Deux comédies de Dorat, où Molé s'était distingué, ne purent échapper à la sévérité du parterre. Le talent du comédien ne

(1) Hommage à Molière; pièce dont nous avons parlé plus haut.

put sauver la faiblesse du *Célibataire* et du *Malheureux imaginaire*, deux comédies en cinq actes de l'auteur de *la Feinte par amour;* mais ce que l'on doit dire à la louange de Molé, c'est qu'il fut presque aussi sensible à la chûte de ces pièces que le poëte lui-même, et que, pour consoler celui-ci, il n'y a pas de moyen délicat que Molé n'ait employé. Ce fut dans un des soupers que l'heureux acteur donnait à l'auteur infortuné pour le distraire, que celui-ci récita les vers suivans, impromptu : nous avons cru devoir les recueillir, parce que, dans cette circonstance, ils sont un hommage rendu au cœur de Molé, plus qu'à son talent.

Sous des lauriers les jeux te sont soumis;
Ils doivent près de toi voler quand tu l'ordonnes.

La gloire sans doute à son prix,
Mais toujours quelque épine est jointe à ses couronnes.
Sois le plus gai de tous ses favoris;
Moque-toi des jaloux; tu plais, ils sont punis,
Et punis doublement, puisque tu leur pardonnes.
Au public échappé, dépêche-toi, jouis,
Et, riant pour ton compte au sein de tes amis,
Paye-toi par tes mains du plaisir que tu donnes.

*Mustapha et Zéangir*, tragédie de Chamfort, *l'Impatient* et *l'Amant bourru*, sont à-peu-près les trois pièces du répertoire de Molé qui échappèrent à la proscription générale de ces deux ou trois ans. Dans chacun de ces ouvrages, l'acteur eut un grand succès; mais la représentation de *l'Amant bourru* donna lieu à une circonstance que nous ne saurions omettre comme historiens.

On ne connait point au juste quelle fut la cause du différend qui

existait entre l'auteur de *l'Amant bourru,* Monvel, et Molé, son camarade; toujours paraît-il avéré qu'ils n'étaient pas bien ensemble à cette époque. Ce qui fait également l'éloge de tous les deux, c'est que Monvel, malgré sa brouillerie, offrit le rôle de *l'Amant bourru* à Molé, et que celui-ci ne se contenta pas de l'accepter, mais l'étudia même avec tant de soin, qu'il surpassa l'attente de l'auteur et du public. Aussi sa générosité, son talent, reçurent-ils après la pièce une double récompense; Molé fut appelé par le parterre, faveur qu'on ne prodiguait pas alors comme aujourd'hui, d'autant plus flatteuse par conséquent qu'elle était très-rare; et l'auteur s'étant rendu aux vœux du public, qui le demandait de son côté avec em-

pressement, ces deux camarades se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, oublièrent en cet instant leurs querelles particulières, et furent constamment amis dans la suite (1).

L'année 1778 présente une autre époque très-honorable pour Molé; nous nous empressons de la citer.

Les comédiens français ayant fait la clôture de leur spectacle par *Irène*. Voltaire assista à cette représentation, et Molé se chargea du com-

(1) Monvel, aux funérailles de Molé, a prononcé un discours dont les journaux ont dit beaucoup de bien. Notre intention était de l'offrir au public à la fin de cet ouvrage. Nous avons fait des démarches auprès de Monvel pour nous procurer cette oraison funèbre; mais la modestie de l'auteur ou quelque autre raison, l'ont empêché de se rendre à notre vœu.

pliment, qui fut recueilli alors, et jugé comme un morceau distingué d'éloquence. Nous allons le rapporter presque textuellement.

« MESSIEURS,

» L'usage de vous adresser un discours à la clôture du théâtre fut sans doute établi par le sentiment de la plus respectueuse reconnoissance. Il n'est aucune de nos représentations où, après un travail difficile et réfléchi, si nous avons atteint l'unique but de nos études, le bonheur de vous plaire, nous n'en recevions la récompense la plus flatteuse. Celui qui, à la fin de l'année, osa le premier venir vous entretenir de vos bontés pour lui, pour ses camarades, et vous en rendre grace au nom de

tous, nous a tracé une route que nous aurions ouverte à nos successeurs; et l'instant de plus que vous voulez bien donner à recevoir l'hommage que nous vous devons, est encore une faveur qui nous rend plus présente la bonté qui vous caractérise.

» Pour moins abuser de vos momens, Messieurs, on a ensuite cherché à rendre ces témoignages respectueux de notre sensibilité plus intéressans pour vous, en y joignant quelques réflexions sur les ouvrages nouveaux donnés dans le courant de l'année. Vous entretenir du résultat de vos jugemens sur les nouvautés, c'était pour ainsi dire pénétrer indiscrètement dans le secret de vos opinions particulières; il est si rare qu'un ouvrage dramatique réunisse

tous les suffrages, que, même en répétant le cri le plus général, c'était ouvrir le champ à des récriminations fâcheuses; et de plus, dans l'énumération des pièces jouées d'une clôture à l'autre, nommer ou passer sous silence celles qui n'avaient pas eu le bonheur d'être adoptées, c'était réveiller dans leur auteur le souvenir d'un instant pénible et nuire aux progrès d'un art dans lequel les chûtes mêmes doivent être un objet d'instruction, et non de découragement.

» Nous ne courons point cette année le hasard de voir se partager les opinions sur les trois évènemens que je vais vous rappeler; mais lorsque j'ai à vous entretenir du grand Corneille et du grand homme qui vous rassemble aujourd'hui. Lorsqu'en

articulant ces noms fameux, je retrace à votre mémoire les tableaux sublimes qu'ils ont confiés à nos talens, je me sens intimider. A qui vais-je en parler? A vous Messieurs, qui nous instruisez à en rendre les expressions plus vraies, les couleurs plus vives; vous en qui le célèbre Lekain en a si profondément imprimé les caractères; vous, Messieurs, qui, à tous les titres, regrettez en lui le moteur entraînant de vos transports si souvent et si rapidement exprimés. Il n'est plus, Messieurs, rien n'en reste; ce tragédien profond, terrible et véhément, dont la cendre fume encore, est à présent, pour tout spectateur nouveau, perdu dans l'idée vague, du talent que vous-mêmes, Messieurs, vous vous faites des talens

des Roscius et des Baron. Dans tous les genres autres que celui du théâtre, les découvertes heureuses d'un homme de génie sont autant de pas vers la plus grande perfection de l'art qu'il enrichit ; et la toile, le marbre ou tel autre dépositaire de ses productions, lui répond au moins pour l'avenir de l'espèce de gloire que le public appréciateur dispense toujours, avec justice et proportion, aux hommes nés pour s'attirer quelques distinctions parmi leurs semblables. Ici, Messieurs, tout n'est qu'un éclair : les préparations sont longues, et si les premières masses d'un rôle ont été bien posées, si l'acteur chargé de lui donner la vie théâtrale a bien saisi l'esprit créateur qui l'a placé dans son ensemble, si

la disposition du moment est heureuse, le succès est rapide, mais n'assure point pour le lendemain les beautés de la veille; l'heure nous commande, et tout autre artiste la choisit; les instans de la foiblesse sont cachés dans l'ombre du mystère, et le public n'est dans aucun art, comme dans celui du théâtre, le confident des impuissances momentanées qui peuvent produire le ridicule à la place du sublime auquel on doit aspirer. Cet éclair de succès qui jeta sur nous un jour favorable, disparaît à chaque représentation, et ce n'est qu'en renouvelant nos efforts pour en rétablir la lumière, que nous pouvons perpétuer vos suffrages. Que ceux qui se seront voués à ce talent ingrat et hasardeux se hâtent

de les mériter, qu'ils en jouissent et profitent des momens. Lekain joue Vendôme, Lekain meurt; tout s'anéantit avec lui, et ses longs travaux, ses réflexions, ses talens, sont autant ravis à vos plaisirs, que dérobés à l'instruction des jeunes élèves assez malheureux pour se laisser éblouir par l'éclat apparent d'un art dégradé chez cette nation seule où le théâtre est tout-à-la-fois l'école du génie, du gout, de l'honneur et de la vertu. Qu'ils soient au moins justifiés par le succès, et connaissent à quels titres cet acteur immortel, dont longtemps on répétera le nom, a mérité sa célébrité. Je ne compterai point au nombre de ses qualités acquises cette heureuse proportion dans tous ses mouvemens, etc. (Ici un éloge

de Lekain que l'on verra d'une manière plus étendue au chapitre des *Ouvrages de Molé.*)

» Mais il me reste à fixer votre idée sur d'autres objets; permettez, Messieurs, que je la détourne de cette perte irréparable, et que j'ose m'entretenir de vous avec vous-mêmes; souffrez que je rappelle au public assemblé combien il a le droit de s'enorgueillir du juste sentiment qui l'enflamme au seul souvenir d'un grand homme. Avec quelle affluence Paris est accouru à une représentation donnée au profit d'un descendant du grand Corneille, de ce créateur du théâtre français, qui, du néant dont il l'a tiré, l'éleva, du seul vol de son genie, au plus haut degré de gloire, en fit l'objet de l'étonnement et de

l'admiration de l'Europe, et rendit tellement inébranlables les premiers fondemens qu'il en jeta, qu'ils ne fléchissent point sous le poids de la gloire des hommes immortels qui ont après lui rendu ce monument un des plus célèbres dont la France s'honore! Ce concours de monde à la représentation de Cinna, cet hommage rendu à la mémoire de Corneille, ces exemples de l'enthousiasme français, sont les aiguillons de l'homme de génie jaloux de s'attirer la même attention d'un public admirateur du vrai beau, et digne enfin de prononcer pour l'avenir l'immortalité dont il est dépositaire.

» C'est ce que vous faites aujourd'hui, Messieurs, du vivant même

du digne successeur de Corneille et de Racine ; du vivant de cet homme universel que ses concitoyens réclamaient, qu'ils ont retrouvé dans un transport digne d'eux et de lui, et qui, après avoir accumulé les succès et les lauriers, après avoir vu depuis long-temps ses propres ouvrages se disputer entre eux la palme que l'univers, dans son incertitude, décerne à leur auteur ; après avoir rassemblé le public, il y a soixante ans, pour une nouveauté théâtrale digne alors de ses maîtres, vient, soixante années après, vous rassembler pour une nouvauté encore digne de lui. Que vous dirai-je, Messieurs ? après la gloire d'avoir été couronné par vous, quel plus digne hommage à lui rendre, que de vous inviter à réunir dans votre

pensée, s'il vous l'était possible dans un instant, toutes les productions de ce génie sublime et inépuisable, depuis Œdipe jusqu'à Irène. Quelle image, Messieurs! quel autre champ aussi vaste et aussi fertile en objets dignes de votre admiration; quel suite de tableaux ajoutés aux merveilles du siècle qui l'a vu naître! il semble qu'elle embrasse plus encore que l'esprit humain ne peut comprendre. Mais laissons à la postérité tranquille le soin de prononcer son éloge. Il respire, on l'a retrouvé; l'instant de la jouissance est-il celui de la paisible admiration? Il respire, on l'a revu ce grand homme, ce vieillard vénérable, l'honneur et l'orgueil de la nature! Semble-t-elle attester son plus sublime effort par le soin

qu'elle prend de le conserver. Ah ! qu'il vive, que les lauriers dont le peuple l'a couvert lui servent d'égide contre les attaques du temps, et que revenu au sein de ses concitoyens heureux d'exister avec lui, Paris s'enorgueillisse aux yeux de l'avenir jaloux du pouvoir d'embellir le couchant de sa vie : c'est le droit d'un public juste, sensible et digne d'honorer le génie. Vous en usez, Messieurs. Laissez de grace au milieu des acclamations de joie que son retour vous inspire, laissez percer nos voix ; et que notre reconnaissance, proportionnée aux dons accumulés de son génie, vous paraisse un sentiment légitime, en contemplant les titres immortels qu'il nous a donnés au bonheur de vous plaire. »

## CHAPITRE V.

*Mort de Bellecour. Molé joue les premiers rôles comiques*

L'ANNÉE 1778 doit faire époque dans l'histoire du théâtre, par la perte de deux acteurs d'un grand mérite, Lekain et Bellecour. Le premier, qu'on ne remplacera jamais dans la tragédie, fut enlevé, jeune encore, à un art qu'il avait illustré par ses talens. Molé a écrit sur ce célèbre tragédien une notice du plus grand intérêt, et dont il sera fait mention dans la suite de cet ouvrage.

Bellecour jouait supérieurement les grands rôles de la haute comédie :

il avait consacré les premières années de sa jeunesse à l'étude de la peinture, et reçu des leçons du célèbre Carle Wanloo ; mais son goût pour le théâtre lui fit abandonner son maître.

Il débuta à la comédie française le 21 décembre 1750, par le rôle d'*Achille* dans *Iphigénie*, et fut reçu, à demi-part, le 2 novembre 1751.

Après avoir rempli pendant dix ans le second emploi dans le tragique, il eut le bon esprit de sentir qu'il devait se renfermer dans le premier emploi comique, où il remplaça Grandval. Bellecour jouait à merveille certains rôles de marquis ivrognes, tels que ceux de *Turcaret* et du *Retour imprévu*, dans lesquels il saisissait parfaitement l'air d'un

libertin de bonne compagnie. La perte de cette acteur estimable fut vivement sentie par ses camarades ; il était fort attaché à son devoir, et tous les acteurs vantaient sa docilité, son intelligence et son dévouement. Il s'était essayé lui-même, comme auteur dans la comédie, en faisant jouer une petite pièce intitulée *les Fausses apparences.*

Si cet ouvrage n'eut pas un brillant succès, il n'en est pas moins estimable à beaucoup d'égards : il soutint huit représentations par la sagesse de la conduite et la facilité du dialogue ; il servit enfin à prouver que Bellecour connaissait son art. Ce fut lui qui tira de l'oubli des ouvrages perdus pour le théâtre, comme *la*

*Fausse Agnès* et *le Tambour nocturne*, qu'il mit en état d'être joués, en les dégageant des détails oiseux qui en empêchaient la représentation. Il changea aussi les dénouemens du *Muet* de Bruéys et de *la Coquette* de Baron, qui jusqu'alors avaient été hués du public, et qui, depuis lui, furent toujours revus avec plaisir.

Tout le temps que Bellecour vécut, Molé ne jouait que les marquis et les amoureux; mais à sa mort, il fut obligé de se charger de tous les premiers rôles comiques.

Ce nouveau surcroît de travail ne fit qu'augmenter son zèle. Peu de jours après il remplit le rôle du *Misanthrope*, et fut reçu du public avec les acclamations les plus flatteuses. Quoique l'austérité de ce per-

sonnage semblât un peu étrangère à ses graces naturelles et à la douceur de ses traits, la facilité qu'il avait de se plier à tous les genres, lui fit surmonter les plus grands obstacles, et lui assura les suffrages unanimes des amateurs de la vraie comédie.

Quelques succès qu'il eût obtenus jusqu'alors dans le tragique, il abandonna peu à peu ce genre pour se livrer tout entier à la comédie, et il s'y éleva bientôt à une hauteur désespérante pour ses rivaux et ses successeurs.

Indépendamment des anciens ouvrages qu'il remit au théâtre dans l'année 1778, il établit successivement plusieurs nouveautés, savoir : *le Chevalier français à Turin*, et *le Chevalier français à Londres*, co-

médies de Dorat, qui furent jouées et sifflées le même jour; *l'Amour français*, jolie petite pièce en un acte et en vers, de Rochon de Chabanne, où il joua le rôle d'un jeune homme de dix-neuf ans, avec la grace, la gentillesse et l'étourderie qui avaient déja fait le succès d'*Heureusement; les Muses rivales*, hommage de M. de La Harpe à Voltaire, où il était chargé du rôle d'*Apollon; l'Impatient*, comédie en un acte et en vers, dont il joua le principal personnage de la manière la plus distinguée, et où le public ne manqua jamais de lui faire l'application du vers suivant :

Et mon nom doit passer à la postérité ;

et enfin *Roséide*, autre comédie de Dorat, qui fut jouée peu de temps

avant la mort de cet auteur, et où madame Molé fit briller un talent digne du nom qu'elle portait, et qui lui valut de grands éloges des rédacteurs du Journal de Paris. Molé, sensible à l'hommage qu'ils rendaient à son épouse, leur écrivit une lettre que nous croyons devoir rapporter ici.

« MESSIEURS,

» J'ai déja trop tardé à vous re-
» mercier sincèrement de la note
» flatteuse que vous avez bien voulu
» insérer au sujet de ma femme dans
» votre feuille du vendredi 8 de ce
» mois, à l'occasion du rôle que
» M. Dorat lui a confié dans sa pièce
» de *Roséide*; vous avez eu la com-
» plaisance de rendre justice à son
» *application, à ses efforts*, et de

» remarquer en elle quelques *pro-*
» *grès* faits sur-tout *depuis quelques*
» *mois*. Ces progrès ont paru plus
» sensibles, Messieurs, par l'absence
» de son ancienne, qui l'a mise à
» portée de jouer plus souvent; et ce
» que vous avez reconnu en madame
» Molé prouve qu'au théâtre notre
» réputation et même nos talens,
» tenant au plus ou moins d'usage
» qu'on en peut faire, dépendent du
» plus ou moins d'activité ou de
» complaisance de celui ou de celle
» dont nous sommes le double. Souf-
» frez qu'en rendant publique ma
» reconnaissance et celle de ma
» femme, je vous prie, Messieurs,
» de permettre que je relève par la
» même voie une erreur glissée dans
» le Mercure, au sujet de ce même

» rôle joué par ma femme. M. *de*
» *Charnois*, gendre de mon cama-
» rade *Préville*, et chargé de la ré-
» daction de l'article des spectacles,
» devrait mieux savoir ce qui s'y
» passe, et n'aurait pas dû craindre
» de nommer madame Molé dans
» la liste des acteurs employés dans
» cette pièce; il nous dira qu'y avoir
» nommé à sa place mademoiselle
» *Luzy* qui n'y joue point, est une
» faute de copiste, et j'aurai l'hon-
» neur de lui répondre qu'en corri-
» geant l'épreuve, il pouvait y re-
» lever cette faute, et que *madame*
» *Molé* ne devrait pas, pour un
» homme chargé d'instruire le pu-
» blic de la vérité, être plus difficile
» ni plus long à écrire que *made-*
» *moiselle Luzy*. A votre égard,

» Messieurs, j'en viens à vous té-
» moigner toute ma reconnaissance
» de l'encouragement que vous avez
» donné à ma femme; c'est par ce
» moyen toujours honnête qu'ins-
» pirant quelque confiance aux ta-
» lens timides, on leur procure de
» nouveaux moyens de satisfaire le
» public. La confiance donne à l'es-
» prit de la liberté, à l'ame de l'essor,
» et c'est toujours aux encourage-
» mens que le public daigne nous pro-
» diguer que nous devons le bonheur
» d'en mériter quelques-uns.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» MOLÉ. »

Cette lettre, qui présente Molé, comme mari, sous le jour le plus avantageux, prouve qu'il existait

entre Préville et lui quelque sujet de mésintelligence ; mais ce n'est point ici le lieu d'en rapporter la cause, et nous la ferons connaître dans un des chapitres suivans.

Ce fut encore dans l'année 1779 que Molé joua pour la première fois le rôle du *Dissipateur*, et qu'il y développa à-la-fois noblesse, énergie et sensibilité. Bellecour, estimable sous tant de rapports, laissait quelque chose à désirer du côté de la chaleur. Aussi Molé fit-il découvrir dans les nouveaux rôles qu'il joua des beautés qu'on n'avait point encore remarquées.

Les principaux acteurs ne voulaient paraître dans ce temps-là, comme ils le font encore aujourd'hui, que les grands jours, c'est-à-dire de-

vant de nombreuses assemblées ; ce ne fut pas sans intérêt qu'on vit Molé s'assujettir à paraître presque tous les mardis et vendredis où l'on jouait les pièces de Molière, et qui étaient des jours de solitude pour la comédie française.

Mais, malgré ses efforts, il ne vint pas à bout de ramener le public engoué des fades miniatures de *Dorat*, et ne put lui persuader que Molière et ses dignes successeurs, pour être joués les petits jours, n'en sont pas moins de grands hommes, bien au-dessus de ces auteurs précieux qui ont infecté la scène d'un faux jargon et d'une froide métaphysique.

L'année 1780 n'est pas moins remarquable par les travaux auxquels

il se livra avec une ardeur et un zèle dignes des plus grands éloges; les pièces nouvelles où il établit les principaux rôles sont *Adélaïde*, ou *l'Antipathie pour l'amour*, comédie en trois actes et en vers de M. Dudoyer, qui obtint le plus brillant succès; *le Bon ami*, comédie en un acte et en prose, qui ne s'est point soutenue au théâtre, mais qui dut prouver à Molé quelle estime le public avait pour son talent. Il disait dans un endroit de la pièce qu'il avait l'art de saisir tous les caractères, et on ne manquait jamais de couvrir ce passage des plus vifs applaudissemens. Il faut ajouter à ces pièces *la Réduction de Paris*, *le Siége de Saint-Jean-de-Laune*, drames historiques qui furent repré-

sentés la même année, *Clémentine et Désorme*, drame en cinq actes de Monvel, qu'on joue encore quelquefois, et où Molé remplissait le personnage de *Désorme* avec autant de naturel que d'énergie; enfin le *Jaloux sans amour*, comédie un peu froide, que son talent a fait rester au théâtre, et qu'il jouait encore avec une grande supériorité dans les dernières années de sa vie.

Il fit remettre la même année *Pyrrhus*, tragédie de Crébillon, qui n'avait pas été jouée depuis quarante ans, et il reçut dans le rôle principal les applaudissemens les plus vifs et les mieux mérités. Il défendit publiquement la pièce contre les attaques de M. de Charnois, avec lequel on l'a déja vu en opposition,

et il fit imprimer dans le Journal de Paris la lettre suivante, que nous rapporterons pour montrer jusqu'à quel point il portait l'amour de son art.

« MESSIEURS,

» Après le succès que vient d'avoir » la superbe tragédie de *Pyrrhus* » de Crébillon, après l'estime qu'elle » s'est conservée dans le public, on » est un peu surpris de trouver dans » le Mercure du samedi 10 de ce » mois, à l'article Comédie française, » *En ne la comparant* (la pièce de » Pyrrhus) *qu'à une des tragédies* » *de son auteur, comme Rhada-* » *miste ou Électre, on est obligé* » *de convenir que c'est un des plus* » *faibles drames qu'il y ait au*

» *théâtre, ou l'un des moins inté-*
» *ressans.* Si la pièce n'était pas im-
» primée dans les œuvres de Cré-
» billon, si la simplicité attachante
» du sujet, si l'énergie du style, si
» la beauté mâle des caractères, n'é-
» taient pas connus et avoués de tout
» le monde, quelqu'un de plus digne
» que moi se ferait sans doute un
» devoir de venger Crébillon de la
» rigueur de M. de Charnois; quant
» à moi, Messieurs, je me borne
» à défendre la vérité sur des faits
» qui sont à ma plus intime connais-
» sance; et au hasard de révéler le
» secret de la comédie, j'en vais dire
» un qui laissera la meilleure opinion
» du sort qu'a éprouvé cet ouvrage.
» Il est dit au Mercure, parlant de
» Pyrrhus : *On l'a remise, et les*

» *représentations en sont désertes ;*
» ce qui suppose d'une part un cours
» de représentations, et de l'autre un
» abandon fâcheux de la part du
» public. Or, voici la vérité : la
» pièce n'a pu être jouée que deux
» fois, une à Paris et l'autre à la
» cour, la santé de mademoiselle
» Sainval cadette s'étant affaiblie
» au point de ne pouvoir la conti-
» nuer; à la première représentation
» à Paris il n'y avait qu'environ
» quinze cents livres de recette, et
» cela peut-être par une erreur du
» journal qui avait annoncé le *Pyr-*
» *rhus* de *Thomas Corneille ;* à la
» seconde il y avait prés de deux
» mille livres, et là elle fut inter-
» rompue. Que le public réduise
» maintenant à sa juste valeur, *On*

» *l'a remise, et les représentations*
» *en sont désertes.* Je ne parlerai
» point du plaisir qu'à fait cette
» pièce à la cour; je ne dirai point
» par qui elle avait été choisie pour y
» être jouée; sur cela seul on en pren-
» drait peut-être une meilleure idée
» que celle que M. de Charnois en
» avait voulu laisser. S'il me demande
» pourquoi je relève cette erreur,
» je lui répondrai tout naturelle-
» ment que c'est d'abord par amour
» pour la vérité, ensuite que c'est
» par un sentiment de reconnais-
» sance bien légitime pour le grand
» homme qui a fait le superbe rôle de
» *Pyrrhus*, auquel j'ai dû de nou-
» velles bontés du public, ainsi que
» l'occasion de lui réitérer les preuves
» de mon zèle; et j'ajouterai à M. de

» Charnois que quand on veut mé-
» riter sa confiance, il faut au moins
» lui rendre un compte exact de ce
» qui se passe sous ses yeux.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» MOLÉ, *comédien français ordinaire, et pensionnaire du roi.* »

Molé, à l'exemple de Bellecour, son devancier, donna une comédie en un acte et en prose, représentée pour la première fois le 26 septembre 1781 ; la première moitié de l'ouvrage offrait des traits heureux, un dialogue facile et une entente parfaite de la scène, mais la dernière parut un peu froide et entortillée. Cependant des corrections heureuses firent revoir cette petite pièce avec

plaisir, et lui valurent quelques représentations ; à la seconde, le public ayant long-temps appelé l'auteur, Molé parut et dit : *Messieurs, l'auteur est inconnu : il lui est impossible de profiter de vos bontés.*

La tragédie de *Nicomède* n'avait pas été jouée depuis la mort de Lekain, et aucun acteur n'osait se charger de ce rôle difficile ; Molé, fort de son talent, eût le courage de faire remonter la pièce, et jamais peut-être il ne remporta de triomphe plus glorieux. Il joua *Nicomède* avec une si grande profondeur, qu'il parût égal, quelquefois supérieur au célèbre Lekain. Cette opinion fut même celle des ennemis de Molé, et tous ceux qui l'ont vu dans cette tragédie aiment à se rappeler l'en-

thousiasme universel qu'il y excita.

S'il fallait rendre un compte détaillé des succès qu'obtint Molé dans les ouvrages où il fut chargé d'établir des rôles nouveaux, dix volumes pourraient à peine y suffire, nous nous bornerons donc à citer les principaux qu'il créa jusqu'à la fin de sa carrière théâtrale, et nous ne nous appesantirons que sur ceux qui pourraient offrir des détails relatifs aux progrès de l'art et dignes de piquer la curiosité.

En 1782 et 1783 il joua successivement dans *le Flatteur*, comédie de M. Lantier; *les Amis Rivaux*, de Forgeot; *le Vieux Garçon*, de Dubuisson; *le Déjeûner interompu*, *les Aveux difficiles*, et enfin *le Séducteur*, de M. de Bièvre.

Il se surpassa dans le rôle principal de ce dernier ouvrage, il y répandit un charme, une finesse, une expression qui n'appartenaient qu'à lui, et il assura à la pièce, par la sublimité de son talent, un succès tel que n'en obtinrent jamais les meilleures comédies de nos grands maîtres.

Le marquis de Bièvre abandonna à Molé sa part dans les recettes, et celui-ci en tira, dit-on, plus de dix mille francs. Allant un jour remercier l'auteur de ses bontés, Molé s'excusa de la manière dont il avait joué le *Séducteur* à la représentation précédente, en disant qu'il était *enroué*, et M. de Bièvre, toujours prêt à faire un calembourg, lui répondit qu'il n'avait jamais mieux été dans son rôle.

Molé n'obtint pas moins de succès dans *le Jaloux*, comédie en cinq actes de Rochon de Chabanne, qui, mal accueillie d'abord, dut au jeu profond de l'acteur l'avantage de rester au théâtre, et qui fut bientôt suivie du *Mariage de Figaro*, où il établit le rôle du comte *Almaviva* avec autant de noblesse que de dignité.

Il parut successivement dans *la Fausse Coquette*, de Vigée; *les Épreuves*, de Forgeot; et *la Comtesse de Chazelle*, pièce attribuée à madame de M***.

On raconte au sujet de cet ouvrage une anecdote assez plaisante. Madame de M*** n'avait pas eu le courage d'assister à la première représentation, elle s'était réfugiée au Raincy; mais elle avait chargé le marquis

de B*** de lui envoyer d'heure en heure des nouvelles de sa progéniture. Celui-ci avait fait disposer dans sa loge une table et tout ce qu'il faut pour entretenir une correspondance; six courriers extraordinaires étaient postés à l'entrée de la comédie, et un secrétaire leur portait successivement les dépêches à mesure qu'elles étaient expédiées.

Les premières scènes de la pièce furent écoutées avec assez de faveur; aussitôt un courrier part avec ces mots : *Tout va bien, le public écoute tranquillement, on applaudit.* On était à peine arrivé à la fin du premier acte que des murmures se firent entendre; à l'instant un nouveau postillon vole au Raincy avec cette dépêche : *On vient de mur-*

*murer, les acteurs jouent mal, mais du courage.*

Le second acte fut très-mal reçu. Départ d'un troisième envoyé, avec ces mots : *Cela va mal, on a déjà sifflé, mais il y a encore de l'espoir.*

Le troisième acte excita un tel tumulte, qu'il ne fut point achevé, et aussitôt un quatrième courrier vole vers le Raincy, porteur de ces tristes lignes : *On fait un tapage épouvantable, la pièce et la toile viennent de tomber, le public ne fut jamais plus injuste, les acteurs ne furent jamais plus détestables.*

*Le Mariage secret*, comédie en trois actes et en vers, qui fut jouée le 10 mars 1786, obtint un sort bien différent. Ce charmant ouvrage fournit à Molé l'occasion de donner une

nouvelle preuve de la variété de son talent, il y jouait avec beaucoup d'originalité le rôle d'une espèce d'officieux mal-adroit qui se mêle de tout, qui veut tout faire, et qui gâte tout.

Les années suivantes il joua dans *l'Inconstant*, comédie de Colin-d'Harleville, avec ce talent plein de séduction et de fraîcheur qui de jour en jour le rendait plus cher au public; *les Amours de Bayard*, drame héroïque de Monvel, où il sut allier la noblesse à l'énergie, la grâce à l'expression; *l'Optimiste*, de M. Colin, auquel il donna une physionomie de bonté, de candeur et une douce teinte de sensibilité; *l'Entrevue*, petite comédie en un acte et en vers, de Vigée; *les Châteaux en Espagne*, de Colin, dans lesquels il remplit le rôle prin-

cipal avec une chaleur et un enthousiasme qui lui valurent de vifs applaudissemens; *l'Honnête Criminel*, de Fenouillot de Falbaire; le *Présomptueux; le Philinte de Molière*, de Fabre-d'Eglantine; *le Retour du Mari*, de Ségur le jeune; et enfin *le Vieux Célibataire*, de Colin-d'Harleville, l'un des rôles qui lui ont fait le plus d'honneur, et dans lequel on le remplacera le plus difficilement.

Ce fut le dernier ouvrage nouveau que Molé établit avant l'arrestation de ses camarades, sous le règne de la terreur. Il dut à son âge d'être excepté de la proscription; et, peu de temps après, il se vit forcé d'accepter un engagement à un nouveau théâtre que mademoiselle Montansier avait formé dans la rue de

Richelieu. Ce fut là que Molé se vit forcé de prostituer son talent aux parades révolutionnaires, et de jouer le rôle de *Marat* dans l'épouvantable pièce des *Catilinas modernes*. L'auteur, nommé Feru fils, échappant à une maladie grave, adressa à Molé une épître qui était terminée par ce vers :

Ressuscite Marat.... tu me rends à la vie.

Enfin le 9 thermidor (27 juillet) vint briser les fers des comédiens français, et Molé se réunit à la plupart d'entre eux dans la salle qu'occupe maintenant l'opéra Feydeau. Molé y créa plusieurs rôles nouveaux; savoir: dans *Agathine*, ou *la Fille naturelle*, drame tombé à la première représentation; dans *le Tolérant*, comédie de Demoustier,

et dans *Falkland*, drame en cinq actes, de Laya, qui n'obtint qu'un faible succès.

Depuis la réunion du théâtre-français, Molé a joué *Michel Montaigne*, de Guy; *l'Aimable Vieillard*, de Favières, et enfin *le Confident par hasard*, de Faure, où le public ne manquait jamais de lui faire l'application du vers suivant:

Mon acte de naissance est vieux... mais non pas moi.

Telle fut la carrière théâtrale du plus grand acteur qui ait encore paru sur la scène. Molé fut à l'art dramatique ce que Voltaire était à la poésie: c'est-à-dire qu'il réussit dans tous les genres auquel il se livra; en un mot, qu'il fut l'acteur universel.

## CHAPITRE VI.

### *Vie privée de Molé.*

En annonçant la vie privée de Molé, notre intention n'est pas de recueillir tous les faux bruits qu'enfante la malignité ; nous laissons à ces misérables dont la plume est souillée de venin le triste plaisir d'entasser des anecdotes scandaleuses, et de grossir le nombre de ces livres abominables qui, à la honte de nos mœurs, sont vendus et colportés jusque dans les lieux publics.

Mais on aime toujours à connaître certaines particularités sur les hommes célèbres ; on se plaît en quelque sorte à les voir en deshabillé, et ils

offrent dans leur intérieur des traits caractérisques qui ne doivent point échapper à l'observateur.

Molé, habitué dès sa plus tendre jeunesse à représenter des jeunes seigneurs, des marquis freluquets, et des personnages distingués, en avait tellement saisi le ton et les manières, qu'on l'aurait plutôt pris dans le monde pour un homme de cour que pour un comédien; aux yeux des gens qui ne le connaissaient pas particulièrement, ils paraissait même d'une hauteur, d'une arrogance, qui excitèrent souvent contre lui la tourbe des sots et des ignorants.

Il est bien difficile, qu'un acteur qui s'adonne tout entier à son état ne conserve pas dans la société une légère teinte des caractères qu'il re-

présente chaque jour; et, sans adopter à cet égard les idées exagérées de mademoiselle Clairon, peut-être est-il nécessaire que l'acteur s'identifie aux personnages qu'il joue. En effet, comment celui qui fréquente des hommes sans éducation, sans politesse et sans tournure, pourra-t-il rendre au naturel les manières agréables, le persiflage, et la fatuité d'un jeune marquis. Molé, qui avait profondément réfléchi sur son art, avait bien senti cette vérité; et il en était tellement convaincu, que tous les jours où il devait remplir un rôle il se rendait de bonne heure à sa loge, le répétait avec le plus grand soin, et se pénétrait de l'esprit du personnage qu'il avait à représenter.

Pour réussir dans quelque état

que ce soit, il faut d'abord l'aimer, s'appliquer avec plaisir aux devoirs qu'il entraîne, et renoncer sans peine aux jouissances qu'il ravit.

Cet axiôme, vrai pour toutes les professions, s'applique encore plus particulièrement aux arts. Malheur à l'homme qui les cultive sans enthousiasme, et qui ne sait pas se mettre au-dessus de tous les dégoûts ! jamais les palmes de la gloire ne ceindront sa tête, il rampera éternellement dans une honteuse médiocrité. Molé fut passionné pour son art. Quand on songe au nombre prodigieux de rôles qu'il apprit dans l'espace de quarante ans, on a peine à comprendre que la mémoire d'un homme ait pu y suffire ; mais ce qu'il y a de plus admirable encore, c'est que

chaque ouvrage y ait été tellement classé, que du jour au lendemain il ait pu jouer le premier venu, sans qu'il lui soit jamais arrivé de le confondre avec un autre.

Dans les dernières années de sa vie, soit que ses yeux se fussent affaiblis, soit qu'il lui fût plus difficile d'apprendre ses rôles, il avait un secrétaire qui les lui lisait, et qui, à force de les lui faire répéter ligne par ligne, parvenait à les inculquer dans sa mémoire.

Molé était un travailleur infatigable; il fallait qu'il fût bien malade pour qu'il se dispensât de paraître sur la scène; et à l'âge de soixante-huit ans il n'était pas rare de lui voir jouer le même jour l'*Alceste* du *Philinte de Molière* et l'*Amant Bourru*,

les deux rôles les plus difficiles et les plus fatigans de son emploi.

Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que jamais il ne se mêla de ces basses intrigues de coulisses qui sont le déshonneur et l'opprobre de l'art; il était même placé trop haut pour apercevoir ces pygmées qui s'agitent gravement dans un foyer, et qui débattent de misérables tracasseries avec l'importance de diplomates chargés de stipuler l'intérêt des nations.

Il était indigné des injustices que commettaient les gentilshommes de la chambre, chargés dans l'ancien régime de la surintendance des théâtres, et gouvernés eux-mêmes par les actrices auxquelles ils avaient daigné jeter le mouchoir.

Dans la fameuse querelle qui s'éleva entre madame Vestris et mademoiselle Sainval, celle-ci, moins jolie, et par conséquent moins protégée, reçut du maréchal de Duras l'ordre de quitter la capitale : toute la comédie Française s'était rangée du côté de l'autorité ; Molé, fort de son talent, osa seul se déclarer pour la victime de l'intrigue et de la cabale.

Ce noble courage, ce dévouement aux intérêts d'une camarade persécutée, lui firent le plus grand honneur aux yeux de tous les honnêtes gens, et contribuèrent à faire estimer l'homme autant que l'acteur.

Jamais peut-être le public ne lui montra autant de bienveillance qu'au mois d'octobre 1766, où il fut at-

taqué d'une fièvre maligne qui le mit aux portes du tombeau. On ne s'entretenait à Paris et à Versailles que de sa maladie, le public demandait tous les soirs au spectacle des nouvelles de sa santé, et les jolies femmes louaient des loges huit jours à l'avance pour en entendre lire le bulletin.

Cette tendre inquiétude, qui ressemblait un peu à de l'idolâtrie, excita dans le tems la mauvaise humeur des hommes sévères ; au reste un pareil événement fit naître, comme tous les autres, des calembourgs et des chansons ; et ce fut à cette occasion que le fameux marquis de Bièvre s'écria : Molé est malade, *quelle fatalité !*

Voici la chanson qui fut faite dans

le même temps, et qu'on attribue à un homme de beaucoup d'esprit.

Quel est ce gentil Animal
Qui, dans ces jours de carnaval,
Tourne à Paris toutes les têtes,
Et pour qui l'on donne des fêtes?
Ce ne peut être que Molet, (1)
Ou le singe de Nicolet.

Vous eûtes, éternels badauds,
Vos Pantins et vos Ramponaux:
Français, vous serez toujours dupe.
Quel autre joujou vous occupe?
Ce ne peut être que Molet,
Ou le singe de Nicolet.

De sa nature cependant
Cet animal est impudent;
Mais dans ce siècle de licence
La fortune suit l'insolence,

(1) Pendant les trois ou quatre premières années de la carrière dramatique de Molé, les affiches de la comédie française portaient *Molet* au lieu de *Molé*.

Et court du logis de Molet
Chez le singe de Nicolet.

Il faut le voir sur les genoux
De quelques belles aux yeux doux,
Les charmer par sa gentillesse,
Leur faire cent tours de souplesse.
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

L'Animal un peu libertin
Tombe malade un beau matin,
Voilà tout Paris dans la peine,
On crut voir la mort de Turenne.
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

La digne et sublime Clairon
De la fille d'Agamemnon
A changé l'urne en tirelire,
Et, dans la pitié qu'elle inspire,
Va partout quêtant pour Molet,
A la cour et chez Nicolet.

Généraux, catins, magistrats,
Grands écrivains, pieux prélats,
Femmes de cour bien affligées,
Vont tous lui porter des dragées.
Ce ne peut être que Molet
Ou le singe de Nicolet.

Si la mort étendait son deuil
Ou sur Voltaire, ou sur Choiseul,
Paris serait moins en alarmes
Et répandrait bien moins de larmes
Que n'en ferait verser Molet
Ou le singe de Nicolet.

Peuple, ami des quolifichets,
Qui porte toujours des hochets,
Rends grâces à la Providence
Qui pour amuser ton enfance
Te conserve aujourd'hui Molet
Et le singe de Nicolet.

Enfin l'acteur chéri du public fut déclaré hors de danger ; mais on

annonça que sa convalescence pourrait-être fort longue, et que dans l'épuisement total où il se trouvait, on lui avait ordonné, pour se ranimer, de boire de bon vin. A cette nouvelle, Paris et Versailles sont en rumeur, on fouille dans les caves, on accourt on s'empresse, deux cents courriers sont en marche, et Molé reçut dans un seul jour deux mille bouteilles de vins de toute espèce.

De si puissans cordiaux ne pouvaient manquer de lui rendre les forces; aussi, le 10 février 1767, fit-il au théâtre une rentrée où il obtint tous les honneurs du triomphe. On se battait à la porte pour pénétrer dans la salle; et la plupart des spectateurs ne parvenaient à leur place qu'après avoir laissé dans la bagarre

leurs perruques ou la moitié de leurs habits.

Après un triomphe aussi brillant, Molé en obtint un plus solide ; on annonça une représentation particulière à son bénéfice, dans la maison du Baron *d'Esclapon ;* chaque billet était d'un louis, et en moins de trois jours ils furent tous enlevés. Les ministres, les courtisans, les femmes de la cour en avaient pris, et on comptait même plusieurs évêques au nombre des souscripteurs.

On donna *Zelmire* et *l'Epoux par supercherie*. Mademoiselle Clairon, quoiqu'elle fût déja retirée du théâtre, remplit le rôle de *Zelmire*.

On assure qu'on ne dissuada qu'avec peine le roi Louis XV d'assister à cette représentation : elle valut à

Molé vingt-quatre mille francs, qui, si l'on en croit les bruits qui circulèrent furent convertis sur-le-champ en bijoux, dont il fit présent à sa maîtresse. Il est certain que Molé était très-magnifique dans sa maison, et qu'il avait un excellent cœur.

Sa table était ouverte à tous les acteurs sans emploi, à ses parens peu fortunés ; et c'était une grande fête pour lui lorsqu'il pouvait y réunir les gens de lettres et les artistes les plus célèbres.

Ayant appris qu'une ancienne voisine de sa mère se trouvait dans la gêne, il lui prodigua tous les secours possibles, et ne se donna pas de repos qu'il ne lui eût procuré pour la fin de ses jours un asile propre et

commode, dans un hospice destiné aux vieillards et aux infirmes.

Il se faisait un plaisir d'accorder quelques sommes à de vieux comédiens sans ressources, il en avait même pensionné plusieurs qui furent exactement payés jusqu'à sa mort. Un honnête marchand de son quartier, prêt à manquer à ses engagemens, instruisit Molé de l'embarras où il se trouvait; celui-ci, trop heureux d'avoir en ce moment des fonds à sa disposition, lui avança une somme de six mille francs, et sauva ainsi une famille tout entière de l'infortune et du désespoir. Molé avait mérité dans l'ancien régime l'amitié et les bonnes graces d'un grand nombre de seigneurs et de magistrats; il avait reçu d'eux, soit à Paris,

soit en province, des témoignages d'estime et de bienveillance qui furent toujours gravés dans son souvenir.

La révolution ayant renversé les fortunes et les titres, Molé retrouva pauvres et obscurs des gens qu'il avait connus autrefois riches et puissans, il les accueillit avec cette affabilité, avec ce respect que l'homme délicat porte toujours au malheur. Il se fit un plaisir de les recevoir chez lui, et quelques-uns d'entre eux n'eurent long-temps d'autre table que la sienne. Il en est qui occupent aujourd'hui de bons emplois, et qui ne le doivent peut-être qu'à la généreuse constance avec laquelle il les soutint à Paris pendant leur longue proscription.

Molé fit beaucoup de bien et, il

en aurait fait plus encore si ses affaires n'eussent pas toujours été délabrées ; il péchait par défaut d'ordre, et on sait que les fortunes les plus immenses n'y résistent pas.

Il aurait dû en laisser une très-grande si l'on en juge par les sommes considérables qu'il gagna à Paris et dans les provinces, ainsi que par les nombreux cadeaux qu'il reçut de la cour et des princes étrangers.

Au mois d'octobre 1768, le roi de Danemarck étant à Paris, il fut tellement enchanté du jeu sublime de Molé, que le lendemain il lui envoya, en témoignage de sa satisfaction, une boîte d'or remplie de louis.

On parle beaucoup aujourd'hui du départ des artistes et des gens de lettres pour la Russie, cependant

ce n'est pas une chose nouvelle. L'impératrice Catherine chercha dans le temps à les fixer dans sa cour par les encouragemens et la haute considération qu'elle leur accordait. Quelques Français y furent comblés de faveurs ; mais comme alors les riches et les grands se faisaient un plaisir de protéger les lettres en France, l'émigration ne fut pas considérable. Un théâtre venait d'être établi à Pétersbourg, et Catherine envoya à Paris un agent avec la mission expresse de ne rien épargner pour engager les acteurs les plus célèbres. Cette négociation fut suivie avec tout le mystère possible, et un beau matin on apprit que Molé, Préville, Brizard et autres, étaient sur le point de partir pour la Russie.

Rien ne peut se comparer à l'explosion que produisit cette nouvelle; l'agitation fut à un tel point, que l'autorité intervint dans cette affaire et défendit aux acteurs engagés de quitter la capitale.

L'autorité agit, à coup sûr, très-sagement, et cette mesure sévère empêcha le départ d'un grand nombre d'artistes et d'hommes de génie qui seraient allés porter dans le Nord des richesses qui font la gloire de la France. (1)

L'envoyé de Catherine exprima à

(1) Il est vrai que, dans ces derniers temps, un grave personnage à qui un homme de lettres exprimait ses craintes sur ce départ de musiciens, de peintres et d'artistes de tout genre, se contenta de lui répondre froidement. *Tant mieux, c'est du trop plein.*

Molé tous ses regrets de ne pouvoir le fixer dans sa patrie, et il lui remit, au nom de l'impératrice, des fourures pour une somme considérable.

Si le jeu profond de Molé était apprécié à Paris, il ne l'était pas moins à la cour, où, suivant l'usage d'alors, les comédiens français donnaient plusieurs représentations par mois.

Un jour qu'on y jouait *le Père de Famille*, l'infortuné Louis XVI fut tellement ému par la chaleur, l'énergie et la sensibilité de Molé dans le rôle de *Saint-Albin*, qu'il chargea le duc de Richelieu, gentilhomme de la chambre, d'envoyer en son nom à l'acteur, le plus beau et le plus riche habit complet de théâtre qu'il serait possible de trouver.

En 1769, Molé se maria à Mademoiselle Dépinay, jeune et jolie actrice, qui remplissait alors à la comédie française les rôles d'amoureuse. Molé lui fut toujours tendrement attaché ; il lui donna d'excellens préceptes, et parvint à rendre son jeu plus soutenu et plus animé. On a vu dans le chapitre précédent la lettre qu'il publia à son sujet.

Il la défendit avec chaleur contre toutes les injustices, et conserva pour elle, jusqu'à la mort, les sentimens du meilleur des époux.

Le 29 octobre 1778, la cour étant à Marly, madame Molé, soit qu'elle n'eût pas été prévenue à temps, soit qu'elle se fût trompée d'heure, arriva beaucoup trop tard au spectacle. La reine et toute la cour

étaient déja placées, et on s'impatientait de ne pas voir commencer la pièce, lorsque le Duc de Villequier, gentilhomme de la chambre, instruit que madame Molé avait seule occasionné ce retard, lui ordonna de se rendre au Fort-l'Evêque.

On se peindrait difficilement la douleur et la consternation de Molé lorqu'il apprit cette nouvelle ; il fatigua l'autorité de ses réclamations, demanda sa retraite, et prit enfin le parti de partager la captivité de sa femme. Il ne sortit du Fort-l'Evêque qu'avec elle ; et lorsqu'ils reparurent l'un et l'autre à Paris, ils furent comblés de toutes les marques de la faveur publique.

Cependant l'affaire n'en resta point là. Molé prouva de la ma-

nière la plus positive que sa femme n'était pas coupable ; et, afin de la dédommager d'une détention qu'elle n'avait point méritée, on lui donna la première pension vacante sur les fonds que le roi destinait à la récompense des comédiens.

Cette faveur fut moins accordée au talent de la femme, qu'à celui de l'époux : offrir la récompense à la personne qu'il affectionnait davantage, c'était donner à Molé de la manière la plus noble et la plus délicate.

Molé aimait beaucoup à raisonner sur son art ; mais, ennemi juré du charlatanisme, il ne se donna pas pour professeur de déclamation. La nature, disait-il, fait les bons comédiens comme les bons poëtes, et toute

la science d'un acteur se réduit à ce peu de mots : *Il faut livrer son cœur et garder sa tête.* C'est à ce seul axiôme que se bornait toute sa théorie.

Il forma cependant plusieurs élèves pour les différens théâtres de Paris, ou plutôt il cultiva leurs dispositions naturelles. Il fit débuter à la comédie française mademoiselle *Doligny*, qui a fait si longtemps les délices de Paris dans les rôles naïfs et ingénus, et qui rachetait par un organe tendre et un jeu plein de charmes une figure peu agréable et un physique ingrat ; mademoiselle Fannier qui excellait dans les rôles de soubrettes, et qui fut trop tôt ravie au théâtre ; et enfin mademoiselle Candeille, qui a joui, comme actrice, d'une célébrité

qu'elle eût conservée plus longtemps si elle n'avait pas voulu devenir auteur dramatique.

Il fit débuter au théâtre italien madame Raymond, sa belle-fille, qui obtint beaucoup de succès dans les rôles de soubrette, et qui a malheureusement abandonné une carrière où elle fût parvenue à une brillante réputation. Le théâtre de l'Opéra doit aussi à Molé madame Chéron dont le jeu tendre et expressif a si long-temps intéressé dans le rôle d'*Antigone* de l'opéra d'*Œdipe*.

Le reproche qu'on peut adresser le plus généralement aux comédiens, c'est de ne point avoir pour les gens de lettres les égards et la considération qui sont dûs au talent.

Molé en fut à l'abri jusqu'à un

certain point; il eut toujours une profonde vénération pour les auteurs qui avaient contribué à sa gloire. Parmi ceux qu'il cultivait davantage, il faut compter Dorat, Rochon de Chabannes, Imbert et Palissot; ce dernier est le seul qui lui ait survécu.

Cependant l'air qu'on respire dans les coulisses est si contagieux, qu'il est bien difficile de se soustraire à son influence. L'homme le plus franc, le plus loyal y contracte une habitude de dissimulation, de fausseté; et telle est la politique des comédiens, qu'ils sont obligés de se jeter dans l'intrigue pour ne pas en être victime.

Après avoir rapporté des traits qui honorent le caractère, le cœur

et l'esprit de Molé, il est de notre devoir d'en citer d'autres qui le présenteront peut-être sous un jour moins avantageux, mais qui au reste ne prouveront que la légèreté d'un homme habitué aux bonnes fortunes.

Lorsque M. Colin d'Harleville eut terminé son *Inconstant*, il fut dans l'embarras qu'éprouvent tous les jeunes auteurs qui débutent dans la carrière; il ne savait comment pénétrer jusqu'à l'aréopage comique, et il cherchait avec ardeur quelqu'un qui put lui en ouvrir le sanctuaire.

Par un hasard fort heureux, un homme de lettres de ses amis se trouvait avoir des liaisons avec Molé; M. Colin prie son Mécène de le con-

duire chaz l'acteur et de lui recommander son ouvrage. En effet, le jour est choisi, on se met en route, on arrive.

Molé était alors très-amoureux d'une actrice célèbre de la comédie française, et, tout entier à sa passion, il négligeait ses affaires, ses amis, et tout ce qui était étranger à sa flamme.

Au moment où M. Colin et son ami arrivèrent, Molé était sur le point de monter en voiture; il apprend qu'il est question d'une pièce; or, on sait que pour un homme bien épris la lecture d'un chef-d'œuvre ne vaut pas une minute de rendez-vous; aussi Molé prit-il lestement congé de ces messieurs, en les remettant à la huitaine.

Le jeune auteur fut exact, mais Molé avait oublié sa promesse; il n'était point chez lui. On lui demande une entrevue par dix lettres auxquelles il ne répond pas; enfin, après plus de six mois, la personne qui avait recommandé M. Colin a le bonheur de rencontrer Molé; celui-ci balbutie quelques excuses, et, voulant réparer ses torts, il invite les deux amis à passer le lendemain chez lui, et promet d'entendre la lecture de la pièce. Cette fois il se trouva au rendez-vous; mais à peine M. Colin avait-il son manuscrit à la main, qu'on annonce à Molé un ami qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

L'ordre de le faire entrer est aussitôt donné, et le nouveau venu

prend séance comme un homme qui n'annonce pas l'intention de sortir de sitôt.

Qu'on se figure l'impatience du pauvre auteur; mais ce fut bien pis, lorsque Molé dit à son ami: — As-tu déjeûné? — Non, je viens dans l'intention de déjeûner avec toi. — Hola, sur-le-champ, qu'on nous donne du *vin blanc et des huîtres; ça vaudra bien la pièce de Colin.* On se met à table, on jase, on déraisonne, l'heure de la répétition arrive, et la pièce n'est point encore écoutée. Laissez-la-moi, dit Molé, je la lirai moi-même. Six semaines après il y jeta un coup-d'œil, et dès la première scène, il se reprocha amèrement d'en avoir différé la lecture; aussi épargna-t-il à M. Colin toutes

les démarches ; il fit recevoir la pièce lui-même, la fit mettre sur-le-champ à l'étude, et en établit le personnage principal avec le plus grand talent.

L'anecdote qui suit n'est pas moins piquante. Un jeune auteur remet à Molé un manuscrit attaché avec un ruban ; il le conjure de lire sa pièce, et de lui donner franchement son avis. Le jeune homme passe vingt fois chez lui sans obtenir de réponse.

Fatigué de ses visites importunes, Molé veut enfin s'en délivrer. — Ah ! vous voilà, monsieur ; je suis bien-aise de vous voir. J'ai lu votre pièce. — Eh bien, comment la trouvez-vous ? — Vous avez exigé que je vous donnasse franchement mon

avis ?—Sans doute.—Vous le voulez? — Absolument. —En ce cas je vais vous dire que votre pièce annonce du talent, mais qu'elle ne nous convient pas. — Eh pourquoi ? — Le sujet en est trop léger, il n'ya pas d'entente, de scène. —Mais le dialogue?—Oh! il est beaucoup trop diffus, des longueurs, des longueurs. — L'exposition ? —Obscure.—Le dénouement? —Trop brusque.—Enfin l'ouvrage ? —Annonce des dispositions, mais ne mérite pas les honneurs de la scène. Je vous remercie de vos observations, monsieur Molé, dit le jeune homme ; mais vous me permettrez de n'en pas profiter. En disant ces mots, il dénoue le ruban qui attachait son manuscrit, et fait voir à l'acteur stupéfait qu'il ne lui avait

remis qu'un cahier de papier blanc.

Cette leçon était excellente, et pourrait devenir utile à beaucoup de comédiens.

Molé a toujours vécu dans la plus grande union avec ses camarades ; s'il s'éleva quelques nuages entre lui et Préville, on ne doit les attribuer qu'à une jalousie peut-être mal fondée, de la part de celui-ci, qui avait cru s'apercevoir que Molé était amoureux de sa femme.

Des hommes intolérans, et qui veulent qu'on ait été persécuteur dans la révolution si l'on n'a pas été persécuté, ont amèrement reproché à Molé sa conduite pendant nos troubles politiques.

Le vérité exacte est qu'il n'y a joué qu'un rôle passif, et qu'il a

été forcé, comme tant d'autres, de garder le silence. Jamais il n'a élevé la voix contre l'innocence et la vertu; il est vrai qu'il a rempli dans une pièce le personnage de Marat; mais on ne songe pas qu'il eût payé un refus de sa tête, et dix années de gloire de plus valent bien un courage qui lui eût été funeste sans devenir utile à l'humanité.

Après avoir montré Molé dans sa carrière théâtrale et dans sa vie privée, il nous reste à parler de lui comme auteur, et ce sera la matière du chapitre suivant.

## CHAPITRE VII.

### *Ouvrages de Molé.*

MOLÉ n'avait point fait d'études, mais il était né avec de l'esprit, et son goût s'était formé à l'école des grands maîtres dont il représentait chaque jour les chefs-d'œuvre. Son premier ouvrage fut une petite comédie en un acte et en prose, intitulée *le Quiproquo*, dont nous avons parlé dans un des chapitres précédens. Cette pièce n'ayant pas été imprimée, nous regrettons de ne pouvoir donner une idée du plan et des passages les plus saillans.

Molé a aussi publié un *Eloge de*

*mademoiselle Dangeville*, qui est écrit avec élégance, et qui offre, sur l'art dramatique, des observations pleines de justesse et de profondeur. Mais de tous ces ouvrages celui qui offre le plus d'intérêt c'est à coup-sûr une courte Notice qu'il écrivit dans les dernières années de sa vie sur l'immortel Lekain. Comme elle est peu répandue, nous croyons devoir la rapporter ici; nous y trouvons le double avantage de faire connaître la manière d'écrire de Molé, et de rendre publics des détails précieux sur le premier acteur tragique de la scène française. Il est beau d'ailleurs de voir le favori de Melpomène célébré par le favori de Thalie.

« Les mémoires de Henri-Louis

Lekain sont plutôt un assemblage de manuscrits et de lettres trouvés dans son cabinet, qu'un ouvrage suivi, qui pourrait donner une juste idée de l'acteur célèbre dont le nom doit passer à la postérité. On y voit la preuve de l'intérêt qu'il avait inspiré à Voltaire, de l'amitié que lui a toujours conservée ce grand homme, qui s'était plu à lui donner les premières notions du talent tragique au quel il a dû sa gloire; on y voit des témoignages de l'estime qu'il s'était attirée de grands personnages et d'hommes d'un mérite rare; on voit souvent Lekain, dans son intérieur, travaillant à l'amélioration d'une société dont il était devenu un des membres les plus distingués; on voit Lekain, pénétré des beautés originales

de Rotrou, résister avec l'imprudence la plus courageuse à l'enthousiasme qu'avait excité à la cour et dans les sociétés encyclopédiques le zèle indiscret de Marmontel à traduire le *Venceslas* de ce père de la tragédie, sous prétexte de rajeunir son style, et, par un contraste assez bizarre, on voit Lekain reprenant dans le *Cid* et *Nicomède* les fautes grammaticales de Corneille, qui n'avait pas pu devancer les progrès de la langue française, et dont le cachet original était peut-être aussi sacré que celui de Rotrou ; on y voit par-tout un homme de bien voulant le bien, un homme reconnaissant envers son bienfaiteur ( Voltaire ); qualité si rare, qu'il faut en faire une vertu.

» On y voit un homme occupé, réfléchi, un homme amoureux de l'ordre dans toutes les parties où il pouvait avoir quelque influence; un homme desireux à l'excès du maintien et des progrès de son art ! Et l'on sait avec quelle amertume il redoutait la chûte de l'art du théâtre, au temps où l'on conçut le projet de transporter la scène française de la rue des Fossés, faubourg Saint-Germain, le lieu de sa naissance et de sa gloire, aux Tuileries, devant un public nouveau, un public partagé, disait-il, entre le chant et la danse de l'Opéra et la musique de Grétry.... (que dirait-il aujourd'hui s'il avait le pouvoir d'ajouter à ce mélange des goûts, les théâtres Montansier, Feydau et les Bouffons en-

tourant le théâtre français ? ), tandis que l'amour sans alliage du faubourg Saint-Germain pour Molière, Corneille et Racine, lui paraissait un garant plus sûr contre l'égarement de cet art, si délicat, que le plaisir qu'il offre se perd si l'on en jouit sans le guider ou sans le contenir. On lit en outre dans ses opuscules les vœux qu'il formait pour l'établissement d'une école. Il avait fait des élèves en chambre; mais il sentait mieux que personne que le talent du théâtre étant vu dans l'optique, les leçons à hauteur d'appui étaient insuffisantes, et qu'il fallait un théâtre pour juger les élèves, les conseiller et les former aux divers besoins de cet art. Toujours conséquent et toujours pourvu d'ensemble dans ses vues, c'était au-

près du théâtre français qu'il aurait cru cette école placée favorablement.

» A l'égard de son caractère personnel, qui, dans l'exercice de son talent, n'est jamais étranger à son essence, le sien est peint avec la vérité la plus parfaite dans une lettre de Colardeau, écrite à Lekain, et insérée dans ses mémoires, page 292. Il lui dit, à propos de sa tragédie de *Caliste*, dont le sort futur excitait sa modeste inquiétude :

« Les Marmontel et la méchan-
» ceté tragique m'attendent au fatal
» passage. Ne vous sentez-vous pas
» cette fermeté stoïcienne qui dé-
» concerte les petits complots de la
» sourde cabale? Oh, je vous con-
» nais; vous êtes un homme im-
» payable dans les momens criti-

» ques où il faut de la résistance et » de l'*inébranlement*. Vous avez fait » vos preuves, et vous êtes, soit dit » entre nous, le plus opiniâtre per- » sonnage que je connaisse, etc. »

» Indépendamment de l'influence que ce caractère suivi et profond avait répandue sur le genre de son talent, on voit combien d'une part il pouvait être hasardeux d'arrêter ses idées dans leur course, et de l'autre combien son inflexibilité put lui attirer de chagrins secrets dans les occasions où céder une partie de son bien est un de ces moyens que la prudence conseille pour se conserver l'autre ; aussi trouve-t-on dans plusieurs endroits de ses écrits quelques teintes de cette mélancolie qu'excite dans une tête réfléchie et

pensante le non succès de ses entreprises pour le bien qu'il voit à sa manière ; mais quelque estime qui doive résulfer pour son personnel de la lecture de ces mémoires, on n'y trouve point assez ce qui doit exciter le plus d'intérêt et de curiosité dans un artiste célèbre comme Lekain ; on n'y trouve point quel fut le genre de son talent, quels furent ses droits à des succès éclatans, et quelle route il suivit pour arriver à se faire un nom destiné à vivre dans la postérité. Ce que n'a pu faire le citoyen Lekain fils, éditeur de ces mémoires ; je vais l'essayer, et j'adopterai volontiers, pour épigraphe, en parlant de Lekain, ce que le citoyen Ségur aîné vient de dire dans sa notice de la vie de Garrik : « Que

» le moyen de créer des hommes » d'un grand talent, est de louer » ceux mêmes qui n'existent plus. »

» Ici les acteurs en activité et ceux à naître pourraient en effet trouver quelque chose à recueillir, s'il était plus facile de rendre vivante à l'imagination les traits qui ont caractérisé le talent mâle et sublime du grand acteur dont je vais parler.

» *Cependant Lekain, lors de ses débuts,* est-il dit dans son éloge, par le citoyen la Harpe, *n'eut pas seulement à vaincre la nature, mais encore les efforts de l'envie, les intrigues du foyer, du grand monde, les jugemens précipités des gens frivoles; il n'avait pour lui que le parterre, constant à l'admirer et à l'applaudir.*

» Ce parterre alors était composé en partie des habitués de ce fameux café Procope, qui avait été le rendez-vous de tous nos hommes de génie, où résidaient, à-propos des talens du théâtre, l'amour du beau, la volonté du vrai, la justesse du goût, le souvenir des Baron, des le Couvreur, l'admiration pour mademoiselle Dangeville, les discussions approfondies sur la différence marquée qui se trouvait entre le talent entraînant de mademoiselle Dumesnil et le talent réfléchi de mademoiselle Clairon; ainsi cette constance du parterre à applaudir Lekain, à l'admirer, suffit seule pour prouver que l'on découvrait, dès son aurore, les beaux jours de Melpomène qu'il a fait luire depuis.

» Nous ignorons s'il excita l'envie de ses émules; il ne faut peut-être que connaître la nature pour le présumer, mais nous croyons, à son sujet, aux intrigues du foyer, du grand monde, aux jugemens précipités des gens frivoles, et nous supposons qu'on ne sera pas fâché d'apprendre quelle cause frivole en effet pensa priver la scène d'un des plus beaux talent qui l'aient illustrée.

» Lekain était d'humeur à se livrer tout entier à ce qu'il entreprenait; les recherches d'une toilette soignée lui eussent pris des momens qu'il aimait à consacrer au travail. Orfèvre d'abord, et déja distingué dans ce genre de talent; il avait conservé, en paraissant au milieu de nos dames

de la comédie française, le costume, les habitudes et les négligences d'un homme tout entier à son premier état; il portait même ces négligences plus loin qu'aucun autre de sa profession, qui n'exclut point les petites attentions qu'inspire le goût naturel d'être bien aux regards des autres. Heureux de la conquête d'une femme jeune et charmante devenue son épouse, l'aimer bien franchement, avait été son seul art pour lui plaire, et le soin de ses succès était son seul effort pour se la conserver. On ne croira jamais qu'un défaut de cette espèce ait pu influer sur le sort d'un jeune débutant, pourvu d'ailleurs de dispositions si nouvelles et si entraînantes : cela fut vrai pourtant. Lekain se présenta pour débuter avec

un tel abandon dans ses habits, dans sa tenue, qu'il fit sourire de pitié des gens à talent, décorés des vêtemens de luxe qu'on portait alors. Cette négligence, accompagnée d'une figure et d'une taille peu avantageuses, annonçait pour lui une chûte humiliante sur le premier théâtre du monde, tout l'aréopage y comptait; mais quelle fut sa surprise quand le parterre, peu chicanneur sur la toilette plus au moins recherchée de l'homme privé, se transporta d'enthousiasme à la découverte des qualités qui lui valurent de sa part cette protection décidée.

» Il est à croire aussi que les partisans de Voltaire ne contribuèrent pas peu à attiser ce feu protecteur en faveur de Lekain, son élève, et nous

devons cet hommage à quelques femmes d'esprit ( madame la princesse de Robek et toute sa société, idolâtre du grand homme qui l'avait formé), que, sans égard pour son extérieur, elles l'accueillaient avec bonté, tandis que toutes les autres femmes mettaient à la mode de le trouver *affreux*.

» Il n'est point, dit-on, de héros pour son valet-de-chambre. Les cris de l'enthousiasme, les faveurs glorieuses du parterre, s'évanouissaient le lendemain à la répétition, à l'aspect trop négligé qu'il présentait dans tout son ensemble.

» Comment a-t-on des talens avec une figure comme celle-là? Comment serait-on jamais comédien du roi sous des dehors si peu soignés?

L'image que je présente paraît exagérée, et cependant ne l'est pas. Le rire, la moquerie tenaient lieu de raisonnement et de raison, quand on mettait en question s'il fallait l'admettre seulement à l'essai.

» Qu'opposer cependant à cet homme dont le parterre s'est engoué? un acteur très-beau et très-recherché dans ses habits. On fit venir de Bordeaux le brave et loyal Bellecour, qui pensa être sacrifié à cette intrigue de foyer. Son talent était dans la comédie, ce fut dans la tragédie qu'on le fit paraître d'abord.

» Bellecour avait trop d'esprit et d'intelligence pour se fourvoyer à un certain point dans ce genre que la nature lui avait refusé, mais il ne fut vraiment bien accueilli que dans

la comédie. Ainsi Lekain resta en pleine possession de ses succès, malgré cette petite niche de ses camarades, en dépit desquels enfin il fut reçu à l'essai, puis congédié, puis essayé de nouveau, et congédié encore.

» Pendant les intervalles de ces renvois à ces réceptions éphémères, il reprenait ses amusemens chéris dans les troupes de société dont il parle, à l'hôtel Jabac, à l'hôtel de Tonnerre, rue des Minimes, et au Temple, dans les tours, où le bailli de Saint-Simon avait fait bâtir un théâtre.

» Le public se portait en foule à ces représentations de jeunes amateurs. Les jours qu'il jouait, les recettes du théâtre français en souffraient, et la société des comédiens du roi, balotée entre son éloignement pour Lekain

et son intérêt, consentit qu'il rejouât, en se dépitant contre sa laideur, la négligence de ses habits, et l'énergie de son talent.

» Quelque aigreur aussi s'était mêlée dans ses rapprochemens avec ses camarades. Peu accoutumé aux demi-mots piquants de nos femmes spirituelles par état et malicieuses par esprit de corps, Lekain, sans sortir des bornes d'une bonne éducation, mais avec un caractère plus profond que léger, répondait un peu sévèrement à de malignes plaisanteries, et cette manière ne stimulait pas l'intérêt en sa faveur.

» Ces petites querelles passaient du foyer chez Procope, et le parterre s'ingéra d'une façon nouvelle de faire connaître son vœu en faveur de

Lekain à ne pas s'y méprendre. Il appelait Lekain à la fin de chacune de ses représentations, et lui demandait d'annoncer. L'usage était alors que tout acteur reçu disait au public : *Demain nous aurons l'honneur de vous donner tel spectacle*, et que les acteurs non encore admis dans la société ne pouvaient dire que : *Demain on aura l'honneur de vous donner, etc.*, c'était la seule manière de parler permise à Lekain : le parterre y suppléait de sa propre expression, et chaque fois qu'il disait *on aura*, le public, sans le laisser finir, répondait à cris répétés, *nous aurons, nous aurons*. Un désir si constant et si prononcé de la part du parterre excita la curiosité de la cour : son début y fut décidé, et

Louis XV trancha la difficulté, comme on le voit dans l'éloge qui précède le mémoire.

» Nous venons de voir les défauts reprochés à Lekain, voyons maintenant ses titres aux premiers succès qui fondèrent son éternelle réputation.

» Si l'œil s'arrêtait désagréablement sur un visage maigre, sur des joues creuses et sur des narines trop ouvertes, combien d'ailleurs n'y était-il pas fixé par la puissance de cette sympathie qui attache le regard avec un intérêt invincible sur la physionomie d'un acteur fort d'expression et toujours à la scène, soit en parlant, soit dans le silence! Jamais la correspondance entre l'ame et les traits ne fut plus fidèle, plus mo-

bile et plus sûre que celle que Lekain offrit dès son début aux spectateurs étonnés. J'ignore jusqu'à quel point la diction silencieuse, communément appelée le *jeu muet*, avait été jusqu'alors en usage ; mais toujours est-il que le public s'enflamma de la vivante activité du sien, au point de nous faire croire que cette richesse théâtrale, ou fut une nouveauté pour lui, ou que si ses compétiteurs l'employèrent, ce devait être avec moins d'avantage et d'expression que Lekain, dont l'action pantomime était aussi éloquente, aussi attachante que l'action parlée.

» Quant à sa structure, elle n'était pas plus heureuse ; sa taille était de cinq pieds trois pouces, ses formes étaient rondes, rien de musculeux

ne désignaient en lui la force ; sa profonde énergie était tout entière dans son ame et dans son caractère ; il était un peu arqué, et ses jambes se terminaient désavantageusement, d'où il résultait que les costumes qui l'enveloppoient lui étaient favorables ; mais la nature semblait s'être plue à le dédommager de ses négligences par des qualités victorieuses. Il n'avait pas un mouvement qui ne fût une grâce ; ses pauses étaient d'une régularité parfaite ; jusqu'à sa marche grave, lente et majestueuse, tout était tragique en lui, et jamais cette qualité théâtrale que nous nommons *l'aplomb*, ne fut plus imposante et plus prononcée que chez Lekain, dès son début.

» Quant au moral de son talent, ses

conceptions étaient justes, et toutes ses inflexions, quoique alourdies par la gravité du genre et par l'essence même de son talent, n'en étaient pas moins prises dans la vérité première du sentiment quelconque qu'il exprimait. Il ne me souvient pas qu'il abandonnât rien au hasard, que rien d'oiseux en lui laissât le public dans le vague de son intention; ses transitions, éprouvées par un long silence, étaient aussi éloquentes que sa parole, et l'on y voyait avec clarté son ame s'éteindre sur une affection, et renaître pour une autre dont l'expression devenait positive et connue; avantage qui résultait en lui, et de la justesse de ses apperçus, et de l'obéissance fidèle de ses traits aux affections de son ame.

» On lui reprocha, dans le temps de ses débuts, d'avoir la voix sourde et les tons déchirés ; c'était déchirans qu'il fallait dire : et quant au corps de sa voix, jamais effectivement elle ne fut sonore à un certain point ; mais au moins possédait-il le *medium*, avantage si difficile à acquérir, avantage si précieux, si indispensable, que sans le *medium* de la voix, point de vérité, point d'illusion, point de droits au souvenir de la postérité : ce serait un peintre qui couvrirait son dessein de couleurs toutes fausses, qu'un acteur qui couvrirait son parler d'une voix factice prise ou dans le haut ou dans le bas de son organe. Riche dès son début du *medium* de sa voix, celle de Lekain étoit dépourvue du mordant flatteur qui

caresse l'oreille, et ce défaut lui aliéna d'autant plus de spectateurs, qu'il succédait dans beaucoup de rôles à Dufresne, qui avait dû ses grands succès principalement à la beauté de sa figure et à celle de son organe, dont il abusait par un chant mesuré, reste de l'ancienne manière de déclamer au milieu de laquelle Baron et mademoiselle le Couvreur avaient paru un miracle de vérité par la simplicité de leur *dire*.

» Dans le cours de vingt-huit ans que Lekain fut au théâtre, son talent subit trois variations : à son début il était fougueux, emporté, et semblait quelquefois passer les bornes de l'expression ; ses détracteurs faisant un continuel usage de ce reproche, il finit par vouloir se régler. Dans l'in-

tervalle de ce passage entre le premier instinct de son talent et le degré sublime auquel il parvint ensuite, il cessa d'être aussi véhément, sans avoir atteint encore cette profondeur importante et tragique qui mit le comble à sa gloire. Ce fut dans l'instant de ce mouvement orageux entre lui débutant et lui grand homme, qu'on donna la nouveauté de *Gengis-kan*, dans lequel il n'atteignait pas le succès qu'obtenait mademoiselle Clairon jouant *Idamé*; elle défendait, dans ce personnage, l'orphelin avec un tel orgueil, elle traitait son vainqueur avec une telle audace, nous dirions peut-être une telle arrogance, qu'elle rapetissait le héros de la pièce, ou bien Lekain, comme nous l'avons dit, se ressen-

tait-il de l'abandon de ses premiers succès avant d'être parvenu à en acquérir de supérieurs ? Toujours est-il vrai que sur la remarque d'un de ses camarades, son ami, qu'il se laissait écraser dans ce rôle, contre le vœu des caractères de sa situation : « Que veux-tu, lui répondit Lekain, » mademoiselle Clairon joue *Gengis*, « il faut bien que je joue *Idamé*. »

» Le succès des personnages aussi déplacé, celui de la pièce en souffrait un peu, ce qui doit prémunir tout artiste du théâtre, et principalement dans les nouveautés, contre l'ambition de tirer à soi au-delà des bornes que lui prescrivent ou les convenances du sexe ou celles de la situation.

» Il est problable pourtant que Lekain se dissimulait à lui-même sa

propre faiblesse dans ce rôle, et nous pouvons en juger par le récit modeste d'un grand homme, qu'il fait à son ami M. de ***, du mécontentement, de la fureur où entra contre lui M. de Voltaire en le lui entendant répéter, et peut-être cette faiblesse d'exécution parvenue à Ferney, avait-elle été le motif secret du voyage de Lekain, préparé à son insu.

» Je regrette d'avoir été absent de Paris à l'époque de son retour de Ferney, où il dût être aussi intéressant pour le public que profitable pour l'art, de voir Lekain réformé, enrichi de nouvelles lumières de son maître, venir enfin disputer le terrein à l'étonnante hardiesse qu'employait mademoiselle Clairon à défendre son souverain contre la

puissance d'un vainqueur farouche et passionné.

» Il paraît que ce voyage à Ferney avait ouvert à Lekain une nouvelle route vers la gloire, dans laquelle il marcha encore d'un pas trop précipité, mais qu'à la longue il parcourut avec l'assurance et le calme d'un homme sûr d'arriver.

» Ce qu'il avait gagné dans *Gengis-kan*, de profondeur, d'aplomb, de force tragique, lui parut applicable à beaucoup de rôles.

» Profitant du poids, de la profondeur d'affection que la nature lui avait donné, il ne voulut plus peindre qu'à grands traits; *Néron*, *Vendôme*, *Mahomet*, *Ladislas* et beaucoup d'autres, prirent dès-lors en lui la teinte de cette largeur

d'exécution qui le faisait s'emparer de la scène entière.

» *Orosmane* fut un de ces derniers rôles dans lesquels il employa le plus de cette énergie tragique qui, représentant cependant des passions communes à tous les hommes, prend en ce genre une expression, un faste au-dessus du vulgaire.

» Vers sa jeunesse, encore plein du reproche fait à Voltaire par les partisans de Racine, d'avoir mis dans un despote ottoman un amour à la française, quand Racine au contraire leur paraissait avoir si scrupuleusement peint les localités, les mœurs et les usages dans *Britannicus*, où l'on se croit à Rome, et dans *Bajazet*, où l'on se croit à Bizance; Lekain occupé du devoir de

soustraire Voltaire à ce reproche, ne se mettait point aux genoux de *Zaïre* au moment de la surprise et de l'enivrement de ses sens, la trouvant en larmes; il eût crû trop donner lieu à ce reproche en cédant à un usage français inconnu dans ces climats.

» Il croyait encore donner une teinte plus asiatique à l'arrivée d'*Orosmane*, au quatrième acte, en regardant *Zaïre*, non fixement, mais en la regardant pour lui adresser ces vers :

Madame, il fut un temps où mon ame charmée...
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

» Ces regards jetés sur *Zaïre* attachaient de plus près le sentiment dans lequel il revient vers elle à ce superbe couplet qui termine le troi-

sième acte; ce couplet tracé à la manière de *Bajazet*, où *Orosmane*, se rappelant sa dignité et les mœurs du sérail, dit :

Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse,
Aux mœurs de l'occident laissons cette bassesse;
Ce sexe dangereux qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

» Lekain avait senti que c'est dans ce même sentiment qu'*Orosmane* revient au quatrième acte, et qu'il ne s'y introduit de différence que celle qu'y insinue la présence de l'objet adoré, par laquelle on voit l'orgueil ottoman s'affaiblir à mesure qu'il s'exprime.

» Rattacher ce commencement de scène du quatrième acte à la fin du troisième avait paru à Lekain un devoir dans l'ordre des idées, un

devoir dans l'intention créatrice ; et, livré au soin de colorier d'une manière locale l'amour du sultan, ces devoirs lui auraient semblé tous méconnus, s'il l'eût montré assez faible pour n'oser la regarder ; observant que *Zaïre*, qui se détourne, se lamente dans le silence, et succombe à sa douleur en tombant sur un siége qui se trouve derrière elle ; ce qui, aperçu par *Orosmane*, cause si rapidement sa surprise, sa joie, et l'arrache entièrement à ses résolutions, à son orgueil, pour se livrer entièrement aux douces ivresses d'un amour qu'elle partage.

» Ce zèle légitime de Lekain pour affranchir Voltaire du reproche que lui faisaient ses détracteurs une fois mis en usage, il jouait *Orosmane*

comme le joue la jeunesse qui se croit quitte en vers le talent quand elle a montré dans ce rôle beaucoup de cette passion si amoureuse, si facile à sentir, et si voisine des affections du jeune âge. Ce ne fut qu'après son retour de Ferney qu'on le vit rester calme comme un despote puissant et fortement passionné à la proposition que lui fait *Nérestan* de racheter l'un des dix prisonniers français ; ce ne fut qu'après ce retour qu'on le vit prendre ce temps long et superbe qu'il remplissait si richement dans sa réponse à cette proposition, où après avoir dit

Pour Zaïre, . . . . . .

il jetait un long regard doucement amoureux sur cet objet idolâtré qui

vient de lui révéler avec pudeur et naïveté le secret de son amour. Ce regard, où l'amant semblait se plaire un instant à contempler la beauté de celle qu'on lui proposait d'enlever à sa tendresse, paraissait être destiné par lui à la rassurer. Un sourire de pitié et d'indignation lui échappait à la pensée de cette audacieuse demande, et alors il continuait dans le calme de son faste souverain, mais avec des nerfs sensiblement dessinés et tressaillant d'amour, d'ivresse et de puissance, à mettre sur pied tout l'empire ottoman plutôt que de la laisser ravir, et terminait dans ce sentiment :

. . . . Crois moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance.

» Ce sont là de ces beautés d'exé-

cution aussi difficiles à définir que dangereuses à imiter ; il faut, je crois, les avoir conçues le premier pour les rendre, ou plutôt ces sortes de traits sont locaux dans chaque acteur, et ce serait peut-être deux vers plutôt ou deux vers plus tard que tel autre fixerait l'attention du public ; et qu'importe, si cette autre création était également vraie, tirée du fond et résultait du même sentiment gouverné par le caractère et les convenances locales ; mais on avouera que tout acteur tragique qui, comme Lekain, placerait dans toute l'étendue d'un personnage beaucoup de ces grands aperçus, de ces grands traits à la manière de celui que je viens de citer, serait, comme lui, un homme digne d'une éternelle mémoire.

» Je ne passerai pas non plus sous silence la valeur effrayante qu'il donnait au second hémistiche de ce vers :

Je ne suis pas jaloux... *si je l'étais jamais.*

» Le citoyen Palissot n'a pu se dispenser de l'honorer d'une note. Tout le caractère d'*Orosmane* est tracé, dit-il, dans ce beau vers ; un grand acteur tel que Lekain y faisait entrevoir toute la tragédie. Il fut généralement convenu dans le temps que ce mot terrible : *Si je l'étais jamais*, exprimé par Lekain, posait pour la suite un intérêt d'autant plus fort, qu'il faisait frémir et craindre tous les excès de la violente jalousie. De cet hémistiche, qui peut-être n'avait rien coûté à à Voltaire, Lekain faisait une ra-

cine profonde à l'avantage du moment où l'esclave apporte à *Orosmane* le billet de *Nérestan* adressé à *Zaïre*.

» Après avoir ainsi parlé de la grâce de tous ses mouvemens, de son aplomb, de la régularité de ses pauses, du choix heureux de ses déchirantes réflexions dans les momens passionnés, de son regard expressif, de la richesse de son jeu muet, de la justesse, de la profondeur de ses aperçus tragiques, de sa forte énergie, enfin de sa grande action, il semble qu'il me reste à donner une idée de ce qu'on appelle la diction, c'est-à-dire la sorte de naturel propre à chaque acteur, qu'il emploie à dire le dialogue, et qui est homogène en lui.

» Sa diction était lourde, et s'éloignait par-là de la liberté courante du parler de la comédie dans les personnages nobles. On voit par cette expression que je ne comprends ici dans ma remarque que ce qui peut s'appliquer aux détails au milieu de l'action. Il résultait de sa pesanteur une forte couleur, une forte énergie; mais dans le détail qui, pour ainsi dire, sert d'exposition à la peinture de nos passions, il est dans la nature de le débiter : c'est, dans l'entente de l'art du théâtre, ce qui compose les nuances; et Lekain, profondément tragique, eût pu paraître monotone, si après s'être appesanti sur le détail, il n'eût été en fonds pour donner à ce qui était action une force d'expression

telle, qu'elle outrepassait encore de beaucoup son attention trop soignée dans le détail. Il est dit dans son éloge : « Jamais il ne se permit de négliger les détails pour faire valoir une situation forte de son rôle. »

» On dit vrai : mais c'était une vérité sans être un éloge ; il eût été utile au maintien de l'art de ne le point louer sur un léger défaut auquel on a dû tant de beautés, mais qui, placé dans un autre, produirait le plus grand des vices, la monotonie de l'action. L'acteur qui s'emploierait également à parer le détail comme l'action, s'il n'avait pas les ressources énergiques de Lekain, produirait nécessairement dans le cours d'un rôle, la satiété du faste et l'ennui du beau.

» Dire que la diction et le tact du bon goût dans le débit des choses de détail ne sont pas de première nécessité en diction tragique serait une erreur ; mais la marche est si délicate entre la pompe qui convient à la tragédie et le parler noble de la comédie, qu'il faut une réserve bien attentive pour ne pas tomber dans le familier exagéré que réprouve la tragédie, ou dans le faste exagéré que réprouve le parler de la comédie noble, qui convient au détail dans la tragédie.

» Ce fut cette diction trop pesante, née en Lekain de son naturel profond et réfléchi qui s'opposa à ses progrès dans la comédie, pour laquelle d'ailleurs il ne montra nul goût et

qu'il ne joua que par devoir. (1)

» Ce fut aussi ce qui excita grandement la curiosité et l'intérêt de nos amateurs de la scène française lors du début d'Aufresne. Celui-ci avait pris pour objet de son travail de ramener tout au simple, qu'il appelait la vérité ( oui la vérité du parler, mais non celle de l'action ), quand Lekain au contraire avait pris pour objet du sien de tout donner au faste du genre.

» Ce contraste excitait la plus vive impatience de les voir l'un près de l'autre. On les vit enfin. Ce rapprochement, comme on pense, ne fut pas à l'avantage d'Aufresne : on pré-

(1) Tout acteur alors devait servir la société dans les deux genres.

féra Lekain enrichissant les riens, à Aufresne appauvrissant les superbes masses d'action tracées par nos grands hommes.

» Lekain resta avec son superbe défaut, et Aufresne emporta l'estime qu'on accorde toujours à un talent de genre si l'on veut, mais à un talent original dirigé par le malheur d'une opinion bizarre sur un art où le point juste est si difficile à saisir, mais qu'Aufresne du moins professait avec connaissance de cause; à un talent qui, à travers ses torts d'action, laissait échapper dans le détail, de ces traits d'une vérité heureuse qu'il eût été si beau à lui d'amalgamer avec la pompe du genre; à un talent qui produisait le plus grand enthousiasme chez nos ama-

teurs de la diction raisonnée : de sorte que si l'on eût fondu dans un creuset Lekain et Aufresne, on en eût fait Baron ou Melpomène, avec cette différence que Lekain eût produit bien plus de matière tragique qu'Aufresne encore n'y eût mis de vérité noble et imposante.

» De l'estime que Garrik, contemporain de Lekain, avait pour ses talens, il était résulté entre ces deux grands artistes une amitié personnelle qui avait pris naissance lorsque Lekain, auteur de l'affaire du *siége de Calais*, avait été, avec un de ses camarades, lui demander asile contre le ressentiment du duc de Richelieu.

» Sa captivité à cette occasion, ce dernier trait de despotisme, qu'il

haïssait, auquel il avait résisté toute sa vie, et qui confondait Garrik d'étonnement, avertit Lekain du devoir de veiller à sa fortune, pour s'y soustraire le plutôt possible; mais la mort vint l'enlever à la sagesse de ce projet, à l'admiration, aux transports du public, au moment où il allait jouir dans la retraite du fruit de ses talens et de ses travaux.

» Par une de ces fatalités que le hasard arrange, ce fut le jour même où Lekain fut inhumé que Voltaire arriva à Paris, après tant d'années d'absence, pour jouir de toute la gloire qu'il avait accumulée sur lui; de sorte que Lekain ne put ni employer son zèle pour son bienfaiteur, ni mêler sa voix aux acclamations qu'excita sa présence. »

Tel est l'hommage rendu à Lekain par Molé. Ce dernier a fait aussi quelques chansons et autres pièces fugitives. Parmi celles-ci, nous rapporterons l'épître suivante sur Charnois, alors rédacteur du Courrier des Spectacles, et gendre de Préville.

Dans ce temps-là, il paraissait fort étonnant qu'un homme sans aucun titre littéraire s'avisât de critiquer les productions des autres; aujourd'hui c'est une chose si commune, qu'on n'a pas même l'air de s'en appercevoir. Nos imbéciles aïeux voulaient que les écoliers fussent jugés par les maîtres, maintenant il n'est pas rare de voir les maîtres jugés par les écoliers.

# ÉPITRE
## SUR CHARNOIS,

*Alors rédacteur du Journal des Spectacles, et depuis gendre de Préville.*

Connaissez-vous l'individu
Qui fait le Journal des Spectacles?
Non: mais apparemment c'est quelque homme connu,
Que du théâtre on a nommé l'oracle;
Quelque homme instruit, sage, éclairé,
Pour les talens de flammes pénétré,
Qui les honore et les aime et les guide,
Qui d'après le bon goût et la raison décide,
Quelque homme impartial, prudent, quelque faiseur,
Ou pour le moins quelque vieil amateur,
Quelqu'un enfin fait pour instruire
Le peuple à bien juger et l'acteur a bien dire.
Point du tout; rien de tout cela.
Celui qui fait ce journal-là,
Est un jeune important, fat, sans expérience,
Bien sot, bien plein d'insuffisance,

Bien ignoré, bien ignorant,
Sans titre aucun pour juger le talent,
Petit-maître du coin, chalant de bouquetière,
Depuis quinze ou vingt mois cabalant au parterre,
Commis d'ailleurs à deux fois cent écus,
Qui, les trouvant trop exigus,
Obtint pas le crédit de notre ami Préville,
Homme en projets saugrenus très-fertile,
L'honneur d'être nommé journaliste malin,
Pour épouser après la fille de Crispin.
Ainsi, tremblez, ô vous dont le génie
A tout vivifier et s'exerce et se plie!
Vous, dont les grands succès l'un sur l'autre entassés,
Attestent des talens par l'usage exercés!
Pour établir cet innocent ménage,
Chacun de vous aura sa page,
Où vos défauts, si souvent rachetés
Par de grands traits, d'étonnantes beautés,
Et dans l'ensemble et dans le caractère,
Seront jugés, repris, placés devant derrière,
Mal définis, supposés. C'est égal;
C'est pour le mal qu'il dit qu'on s'abonne au journal.
Il faut vivre, on le sait. Beau-père et belle-mère
Seront seuls exceptés du devoir de bien faire;
Et l'on voit que déja l'espoir du premier ban
Lui fait dissimuler le sec de la maman,

Sa froideur, son ton pigrièche,
Sa gaieté dure et son amour revêche;
Que, par respect pour elle encore, il trouve bon
Le jeune, le charmant, mais novice Reymon.
Passé cela, tremblez; vos talens mis en pièce
Meubleront les époux nouveaux, pièce par pièce.
Pleure, mâle Lekain; tes défauts réunis
Leur fourniront le linge, les habits,
La Vestris leur tapisserie,
Et la Sainval leur batterie,
Les glaces, aux dépens du pauvre Bellecour,
Répéteront leur chaste amour.
Mais j'oubliais.... Ah! misérable,
Un lit, un lit pour ce couple adorable!
Eh parbleu, faut-il tant chercher?
Molé, c'est son ballot, fournira le coucher.

Les Après soupers de la Société.
*Théâtre Lyrique.*

Nous avons cru devoir recueillir encore la petite bluette suivante échappée à sa plume dans des momens de loisir.

# CHANSON.

## Air : *Je suis Lindor, etc.*

Tu veux, Chloé, savoir la différence
Du fol Amour à la tendre Amitié,
J'éprouvai l'un, et, par l'autre lié,
Je peux, je vais t'en tracer la nuance.

*L'Amour naissant* présage une défaite;
*Croissant*, il nomme un esclave, un vainqueur.
Tendre Amitié n'est point tyran d'un cœur,
Également elle est reine et sujette.

*L'Amour heureux* est un état de guerre,
Pour conserver les honneurs du succès;
Amitié tendre est un état de paix
Qui nous refait des maux qu'Amour opère.

*L'Amour constant* a perdu sa chimère;
Tyran oisif, triste victorieux,
Son nom le gêne; il voudrait beaucoup mieux
Pure Amitié qu'*Amour qui dégénère*.

Charme des sens! tendre Amour! vive flamme!
Tu nais, renais, meurs avec nos beaux jours :
Tendre Amitié, moins brûlante en son cours,
Jusqu'au tombeau du moins soutient notre ame.

Doutez pourtant, vous que l'Amour enivre,
S'il faut un jour à lui la préférer;
Un tendre ami peut bien exagérer
Le prix du bien qui lui reste pour vivre.

Par René Molé, *du théâtre Français.*

## CHAPITRE DERNIER.

### *Mort de Molé.*

DALAINVILLE, à l'époque de la révolution avait pris l'entreprise du spectacle de Rouen et y avait très-mal fait ses affaires ; il écrivit à Molé, qui, pour empêcher son frère de manquer à ses engagemens, se chargea de toutes les dettes que Dalainville avait contractées, non-seulement pendant sa direction de Rouen, mais même pendant celle de Toulouse, qui n'avait été guère plus heureuse. Ce procédé délicat et qui lui fit tant d'honneur joint à son peu d'économie et aux libéralités qu'il prodiguait çà et là sans mesure

avaient porté un coup funeste à la petite fortune qu'il avait amassée en travaillant. La comédie fraçaise, instruite de la position où se trouvait le doyen des acteurs (1), lui offrit une réprésentation à son bénéfice.

La position de Molé était fâcheuse; cependant il avait appris que des accidens cruels et les malheurs de la révolution avaient causé des pertes plus grandes encore à son camarade Florence; il exigea donc que la représentation au profit de ce dernier passât avant la sienne, et, pour mettre le comble à la délicatesse de son procédé, il voulut rejouer

(1) Pendant les dernières années de sa vie ses camarades ne l'appelaient plus que *mon père*, et avaient pour lui les plus grands égards.

dans la tragédie, qu'il avait depuis long-temps abandonnée. Il rapprit le rôle d'*Auguste* dans *Cinna*, et ce ne fut pas sans peine ; car, sur ses derniers jours, sa mémoire trop surchargée était devenue ingrate. Cependant il triompha de tous les obstacles et remplit le rôle d'*Auguste* de la manière la plus noble et la plus étonnante, vu son âge et le peu d'habitude qu'il avait de jouer la tragédie. Le jour de son bénéfice il joua l'*Amant bourru* avec une énergie, une onction, une sensibilité qui ravirent ses nombreux spectateurs.

Sans doute les efforts d'étude, ceux qu'il fit pour se faire entendre dans une salle plus vaste que celle de la comédie française; enfin l'émotion qu'il éprouva à la vue d'un

public immense attiré par le double sentiment du plaisir et de la reconnaissance ; toutes ces circonstances, dis-je, firent une grande impression sur son individu affaibli déja par l'âge et par la fatigue. Quelques jours après il ressentit des douleurs au côté gauche. Depuis sa première maladie il en éprouvait de temps en temps : elles étaient attribuées à des obstructions au foie ; mais jamais elles n'avaient été si violentes. Quelques chagrins domestiques se mêlèrent aux inquiétudes physiques, et sa constitution, encore si vigoureuse qu'il se mettait à genoux et se relevait avec une extrême légèreté (1),

(1) Une actrice charmante lui disait un jour au foyer des acteurs : « De tous les amou-

sa constitution commença à ressentir quelque atteinte, cependant le travail allait son train ; de jour entre autre il jouait communément six, huit et même neuf actes. Enfin, un soir, après avoir joué le *Célibataire*, il soupa plus que de coutume. La chronique scandaleuse ajoute, qu'après souper il voulut, à son âge, répéter un rôle d'amoureux ; toutefois il se réveilla dans la nuit avec tous les symptômes d'une violente indigestion. Son médecin, M. Maloët, en arrêta les funestes effets ; mais il restait toujours au malade une langueur, une faiblesse dont on

---

» reux que la comédie fait se jeter à mes pieds, » vous êtes encore celui que je relève le plus » facilement. »

ne pouvait se rendre raison. Cet état se prolongea long-temps, et comme il tenait à des causes occultes, M. Maloët crut devoir prendre l'avis d'un de ses collègues. Celui-ci examina le malade avec attention, et se tournant vers le docteur ordinaire : C'en est fait, lui dit-il à voix basse, Molé est perdu, ce grand homme n'a pas six mois à vivre. Cette fatale et trop juste prédiction affligea M. Maloët sans le décourager; il savait combien la vie de Molé était précieuse, combien la nature avait en elle-même de ressources ; enfin il attendait un miracle, et peut-être la nature en devait-elle un au plus sublime, au plus fidèle de ses peintres.

Cet espoir en effet, tout inattendu

qu'il était, sembla se réaliser. Après deux mois de stagnation, la nature sembla se ranimer et les forces de Molé commencèrent à reparaître; tout Paris était dans la joie; une épître en remerciement fut adressée au docteur Maloët. Le malade commença à se lever, à marcher, car il n'avait jamais perdu l'appétit. L'air de la campagne lui fut conseillé comme salutaire : il partit pour sa maison des champs à Antoni. Les journaux retentissaient encore des espérances de le voir, des bulletins promettaient son rétablissement, on préparait à la comédie française une petite pièce pour sa rentrée, quand on apprit que Molé, forcé de quitter Antoni, revenait dans la capitale pour se rapprocher de son médecin et des

lieux où dans son état il pouvait trouver le plus de soulagement. Dès-lors la maladie, dont le siége était inconnu se déclara ouvertement et avec promptitude; en moins de huit jours la moitié du corps fut gangrenée, l'autre pourtant résistait aux progrès du mal avec une énergie d'autant plus fatale que, sans pouvoir sauver le malade, elle prolongeait ses souffrances. La tête sur-tout quoiqu'un peu exaltée conservait toute sa fermeté, toute sa liberté. Il parlait avec feu de la comédie, et s'en occupait avec une espèce de charme. Lorsqu'un de ses camarades allait le voir, il s'entretenait avec lui de son art avec enthousiasme, demandait des nouvelles de la recette, du comité, des pièces reçues, de celles nouvellement

jouées, et disait sur-tout que le plus beau jour pour lui serait celui de sa rentrée. Quand on lui parlait de l'intérêt que lui témoignait le public, il souriait avec plaisir; mais bientôt après, son visage se rembrunissant, *Et le Journal des Débats?* disait-il. Tant le souvenir de l'injustice du journaliste, était présent à son cœur. (1) Enfin la douleur physique commença à affaiblir ses facultés intellectuelles; il se persuadait qu'il avait un poids terrible sur la moitié du corps, et appelant sa fille adoptive, qui lui prodigua jusqu'à sa mort les plus tendres soins. — *Amie,* s'écriait-il presque continuellement, *ôte, ôte cela.*

(1) Ce fait est attesté par plusieurs témoins, et sur-tout par le frère de Molé, qui vit encore.

Malgré tant de maux il conservait encore sa connaissance. Quelques jours avant de mourir, il fit appeler le curé d'Antoni, se confessa à lui, reçut les sacremens, et le moment après que le prêtre fut sorti, se levant sur son séant : Ah! mes amis, dit-il aux personnes qui étaient dans sa chambre, je vous l'avais bien dit, je suis perdu. La veille de sa mort, ne pouvant presque plus parler, il faisait signe de la tête à ses amis qui allaient le voir, et leur tendait une main que déja le froid de la mort avait glacée. Enfin, avant de rendre le dernier soupir, il retrouva de nouvelles forces, et dicta ou écrivit une lettre au premier consul, dans laquelle il recommandait au chef de l'état ses parens qu'il laissait sans fortune.

Son agonie se déclara alors, et il expira dans la nuit du 20 frimaire an 11, âgé de soixante-neuf ans, après la souffrance la plus cruelle et la carrière la plus glorieuse.

La comédie française, touchée de la perte qu'elle venait de faire dans la personne de Molé, lui fit faire des obsèques superbes; une députation de tous les théâtres de Paris, du lycée des arts et de l'institut, dont le défunt était membre, ses parens et plusieurs gens de lettres assistèrent à ses funérailles. Monvel, son collègue et son camarade, lui adressa un dernier adieu, et prononça son éloge funèbre avec l'accent du regret et de la sensibilité la plus profonde. Le commissaire du gouvernement près le théâtre français jeta aussi

quelques fleurs sur la tombe de cet acteur célèbre; on remarqua cette phrase qui terminait le discours du citoyen Manérault : *Non le Scipion français n'oubliera pas le Roscius de la France.*

Son corps fut inhumé dans un pré au milieu de ses petites propriétés rurales, et dans l'endroit que de son vivant il avait lui-même désigné.

Les comédiens français, outre les honneurs qu'ils lui rendirent, décidèrent que sa famile jouirait du traitement de l'acteur pendant les six mois qui suivrait son décès; ils affectèrent à la jeune Evelina, sa petite fille, douze cents francs de pension pour tout le temps que durerait l'éducation de cette enfant, de la-

quelle Molé prenait tant de soin, et arrêtèrent enfin qu'ils feraient tous leurs efforts pour obtenir du gouvernement, comme récompense nationale du moderne Roscius, une place pour son frère. Tout nouvellement enfin ils ont décidé, pour venir au secours de madame Raimond, fille de Molé, de donner une représentation à son profit.

Tels furent les derniers momens d'un des acteurs les plus célèbres de la France, et les honneurs rendus à sa mémoire par la reconnaissance, l'amitié, par sa famille, ses camarades et par le gouvernement.

FIN.

# TABLE

Des chapitres contenus dans ce volume.

CHAPITRE II. *Débuts de Molé à Paris, son voyage en province, et sa réception à la Comédie Française* ..... 29

CHAP. III. *Carrière dramatique de Molé jusqu'à sa retraite en 1776* ..... 45

CHAP. IV. *Rentrée de Molé au théâtre jusqu'à la mort de Bellecour*.. 68

CHAP. V. *Mort de Bellecour. Molé joue les premiers rôles comiques*... 97

CHAP. VI. *Vie privée de Molé*.. 126

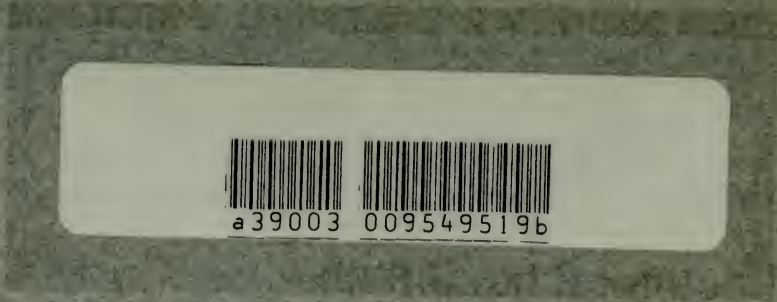
CHAP. VII. *Ouvrages de Molé*.. 160

CHAP. dernier. *Mort de Molé*.. 211

Fin de la Table.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 0095495196